

Resp Pp XVII
520/2

QUESTIONS
SUR L'ART
ENFAIT D'ARMES,
OU DE L'ÉPÉE
DEDIÉES
A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE,

*Par le Sr LABAT Maître audit Art
de la Ville & Academie de Toulouse.*



A TOULOUSE,
Chez Me G. ROBERT, Maître es Arts, &
Imprimeur à la rue Sainte Ursule.

AVEC PERMISSION.
M. DCCI.

Se débitent chez l'Authéur près les Jacobins.

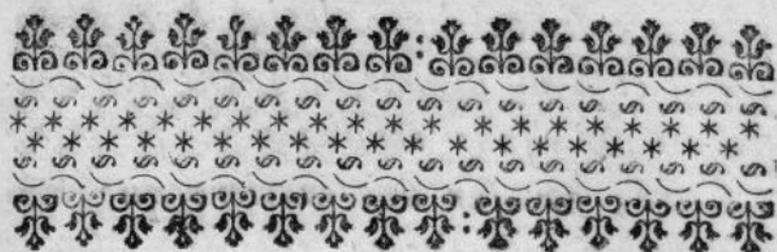
QUESTIONS
SUR L'ART DE
FAIRE D'EXCELLENTE
BOURBOURGNE
A MONSIEUR
LE DUC

PAR M. ABAT Maître ordinaire
de la Chapelle de Fontenay

ONZIEME



A TOUIOUE
C'est M. de la Roche qui a écrit
l'ouvrage & la vie de l'auteur
Paris chez la Citoyenne Lesclapart
M. D. CC. LXXV



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE:



MONSEIGNEUR;

QUELLE TEMERITE'
n'est-ce point à moi, que d'oser pre-
senter à un aussi Grand Prince un
à

Ouvrage si peu digne de lui être offert.
Estoit-ce à un homme du fonds des Pro-
vinces & sans erudition à se mêler
d'écrire, & sur une matiere que l'on
n'avoit point encore traitée. Quel-
ques puissantes que fussent ces rai-
sons elles m'ont paru sans force, lors
qu'il s'agit, MONSEIGNEUR,
de vous prouver mon zele. Vos Il-
lustres Ayeuls dont la grandeur d'a-
me, & la puissance de leurs armes
ont rempli l'Univers de leurs Augustes
Noms, n'ont point dedaigné les avis
que des Gens de la profession que
j'exerce ont eu la gloire de leur donner.
Vous-même, MONSEIGNEUR,
dont les actions servent de modele à
tous les Princes, avez bien voulu per-
mettre que vos mains destinées à fixer
la victoire se soient laissées conduire
dans les Regles d'un Art qui a don-
né lieu à ces Questions, & dans le-
quel les progresz que vous avez fait.
MONSEIGNEUR, ont surpassé

l'attente des plus habiles. Le plaisir
que vous avez témoigné avoir, tant
dans la pratique de cet exercice, que
par les asauts que vous avez honorez
de vôtre présence, me donnent lieu
d'esperer que vous recevrez favora-
blement mon hommage, & que vous
me permettrez de me dire avec un pro-
fond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & très
obeissant serviteur.

LABAT.



PREFACE.

APrès avoir traité dans mes livres
 précédens des poëtes, de leurs
 manières, & de leur occasion, j'ay
 cru que ces Questions ne seroient
 point inutiles, d'un format si
 de ces elles donnoient le gout, & le
 gout le moyen de bien faire: si sans
 le gout l'on ne peut raisonner ju-
 ste d'une chose, comment l'excu-
 ser comme il faut, & d'uy qu'il y
 aye de la distance de sçavoir, à bien
 faire, l'on peut par le gout & le tems
 y parvenir, au lieu que sans cela tout
 ce que l'on fait est inutile.
 Si les vertus sont condamnables,
 je suis sans excuse d'avoir mis dans
 ce livre quelques chapitres de ceux
 qui sont dans mes précédens écrits.



P R E F A C E.

A Prés avoir traité dans mes livres precedens des bottes, de leurs maniere, & de leur occasion, j'ay crû que ces Questions ne seroient point inutiles, qu'en formant l'idée elles donnoient le gout, & le gout le moyen de bien faire: si sans le gout l'on ne peut raisonner juste d'une chose, comment l'exécuter comme il faut, & quoy qu'il y aye de la distance de sçavoir, à bien faire, l'on peut par le gout & le tems y parvenir, au lieu que sans cela tout ce que l'on fait est inutile.

Si les redites sont condannables, je suis sans excuse d'avoir mis dans ce livre quelques chapitres de ceux qui sont dans mes precedens écrits.

PREFACE.

Mais comme ils sont mieux placez icy qu'ailleurs , que j'y ay fait quelque petit changement , & que bien de gens ne les auroient point veus s'ils n'étoient dans cet ouvrage , j'ay lieu de me flater que plusieurs prendront ma défense.

Quant aux dernieres questions , je ne doute pas que ceux qui ne connoîtront point l'ignorance de certains Maîtres , ne croient qu'elles sont de mon invention. Quelle apparence que des gens ayent assez de foible pour donner si fort dans le faux ; la raison & l'expérience s'opposent à ce que je leur fais dire. Mais lors que l'on connoitra qu'ils n'ont ni l'une ni l'autre , l'on croira aisement ce que j'avance.

Le manque de connoissance des belles lettres , le peu de tems que me donne pour faire un livre l'arrivée du grand Prince à qui j'ay l'audace de le dedier , n'être point favo-

PREFACE.

risé d'aucun avis, sont des choses qui semblent demander quelque grâce en ma faveur, si elles ne la peuvent point obtenir, je me flate que la nouveauté pourra suppléer à beaucoup de fautes, personne que je sçache n'ayant écrit sur ce sujet. Et si je n'ay point la gloire de la course, j'espère celle d'avoir couru le premier.





PERMISSION.

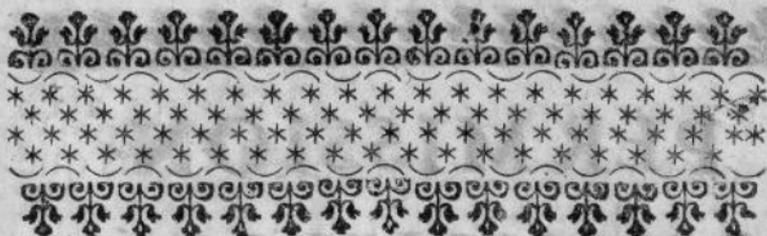
LE PROCUREUR DU ROY.

VEU la presente Requête n'empêche l'impression du Livre intitulé *Questions en fait d'Armes ou de l'Epée* avec les inhibitions requises en la presente Requête. Fait à Toulouse ce 15. Janvier 1701.

DE GILEDE, Avocat du Roy.

Permis l'impression requise avec les défenses requises. Le 18. Janvier 1701.

DE CARRIERE, Jugement.



QUESTIONS
 SUR L'ART
 EN FAIT D'ARMES,
 OU
 DE L'ÉPÉE

L'Ecolier. **L'**Inclination que j'ay eue
 pour l'Art des Armes ,
 loin d'avoir diminué par mon peu
 de succez , a pris de nouvelles for-
 ces à la veüe de vos leçons & de vos
 écrits : au lieu de devenir adroit, je
 me suis habitué dans plusieurs dé-
 fauts par la fausse metode de ceux
 qui m'ont montré ; j'espere pourtant

Que stions sur l'Art
avec le secours de vos instructions
de m'en corriger, & de reparer avec
une application constante le tems que
j'ay perdu à cet exercice.

Le Maître. Vous êtes encore assés
jeune pour cela ; d'ailleurs l'inclina-
tion que vous faites paroître jointe
aux belles dispositions que vous avez
naturellement pour cet Art me don-
nent lieu de croire que je pourrois re-
former vôtre goût, & redresser vôtre
pratique, si vous voulez employer
à cela tout le tems qui est neces-
saire.

L'Ecolier. Je n'ay point tardé jus-
qu'à present à m'apercevoir de ce que
vous dites, & quoy que je ne pene-
tre que foiblement dans cet exercice:
j'y entre assez pour connoitre l'erreur
de bien de gens : qui croient que tous
ceux qui montrent sont également
habiles : que le nom de Maître les
met dans le plus haut degré d'adres-
se & de sçavoir, & qu'il ne faut

qu'exercer un certain temps sous quel que ce soit, pour être en état de se défendre.

Le Maître. Je serois plus surpris que je ne suis, si je n'avois ouï parler de cette erreur; elle est d'autant plus grande, qu'il n'est point de personne raisonnable, qui ne sçache que dans tous les arts, exercices & professions, il y a des Maîtres habiles & d'autres qui ne le sont pas. Si l'on dit que tous les Docteurs ne sont point doctes, l'on peut dire que tous les Maîtres ne sont point habiles, ceux qui le sont perfectionnent de plus en plus leur ouvrage, & les autres loin de prendre des moyens pour cette fin, s'en éloignent à proportion qu'ils travaillent. Mais quand tous seroient habiles, ce qui n'est point, comme je vous ferai voir dans la suite. Il est nécessaire que l'Ecolier pour être adroit aye de la disposition, de belles regles, & de la pratique; si l'un

de ces trois manque, les deux autres sont sans succes; que peut un naturel & une pratique sans regle, ou que peut une belle metode sans aptitude & sans pratique?

L'Ecolier. Je sçay bien qu'il est autant necessaire d'avoir de la disposition dans les exercices que de l'aptitude dans les sçiences, mais j'ignore les qualitez, ou les parties qui composent cette belle disposition.

Le Maître. La belle disposition comprend une parfaite harmonie des organes & des parties du corps; par celles des organes, j'entens l'uniformité de la veüe & de l'idée, qualitez qui étant unies avec les parties du corps, forment les accords & la justesse des mouvemens dans l'occasion. Il faut joindre à cela le genie à connoître le fort & le foible de l'ennemi, aussi bien que le nôtre, afin de l'attaquer dans son foible, & l'obliger à nous attaquer dans nôtre fort. L'on

doit encore avoir de la conception, de la memoire, & de la volonte ; par la premiere on entre dans ce qui est demontre, la deuxieme fait que l'on s'en ressouvient, & l'inclination unifiant la pratique avec l'Art, fournit le dernier trait a la perfection ; il faut outre cela dans l'affaut ou dans le combat que le coeur, comme le centre d'où part ce qui donne le mouvement à tout, possede également une ardeur genereuse & un flegme judicieux, l'un pour aller autant que la valeur le permet, & l'autre se menageant avec prudence, éviter la temerité.

L'Ecolier. Je vous avouë que je n'avois point prevû qu'il fallût dans l'Art des Armes tant de qualitez & de parties ; avant de parler de celles du corps, ayez la bonte de m'expliquer les qualitez de la veuë & de l'idée.

Le Maître. L'œil étant à la main ce que la main est à l'épée, c'est à

dire la cause principale de son action, comme la main est la cause instrumentelle de celle de l'épée, il est nécessaire que la veuë soit fine, tant pour discerner la qualité de l'action que l'instant qu'elle commence: n'en distinguant point la qualité, l'on risque de pousser lors qu'il faut parer, & de parer lors qu'il faut faire autre chose, & manquant à découvrir le commencement de l'action, la main n'agissant qu'après cette découverte, part trop tard pour s'y opposer.

L'Ecolier. La veuë se perfectionne-t'elle par l'exercice, de même que les parties du corps?

Le Maître. L'on ne peut point douter que l'usage ne la mette en état de discerner de plus en plus & la naissance du tems, & la qualité, c'est à dire les feintes d'avec les coups; preuve de cette verité, c'est qu'un homme qui n'a presque point appris, non seulement après avoir esté averti ne

pare pas les coups poussez dans un certain point de vitesse, mais même il ne les aperçoit pas partir; cependant s'il exerce un tems considerable, quand bien celuy qui luy donne exerceroit à proportion, il les évitera, ce qu'il ne pourroit faire sans les voir; & pour ce qui est de distinguer la feinte du coup ou autre mouvement, l'experience fait voir que ceux qui ont pratiqué un certain tems ne s'ébranlent que rarement, quelque action qu'on leur fasse, au lieu que ceux qui manquent d'habitude se desordonnent au moindre mouvement, la veuë n'étant point habituée se trouble & dérange toutes les parties du corps.

L'Ecolier. Je ne puis maintenant douter que la veuë ne se dispose comme les parties du corps. Expliquez-moi ceque c'est que l'idée.

Le Maître. C'est une image qui se forme dans l'entendement, laquelle favorisée de la volonté oblige les

esprits à couler dans les parties que l'on veut faire agir ; ces esprits coulant, suivant le dessein, font que les parties du corps par l'exercice agissent conformément à ce dessein ou à cette image. Ce qui fait que plus elle se trouve belle, l'aptitude ou l'action en ont plus de grace & de brillant.

L'Ecolier. Je comprends l'avantage que donne une belle idée dans les Armes, & je voi qu'elle est autant utile dans les principes pour faire de beaux mouvemens, qu'elle est nécessaire à faire un ouvrage d'esprit, ce qui devoit me donner lieu d'être pleinement persuadé, de tout ce que vous avez avancé, cependant il faut que je vous avouë que j'ay de la peine à comprendre que l'on doive avoir dans l'affaut comme dans le combat un certain point de fermeté d'ame, comme s'il y avoit du danger avec le fleuret.

Le Maître. Il est vrai qu'il paroît
B
extraordinaire

extraordinaire d'appréhender des fleurets, lesquels pliant comme font ordinairement ceux de l'assaut, ne peuvent guere blesser, cependant l'on voit souvent l'experience de cette crainte, même à des personnes qui se battoient hardiment à l'épée; plusieurs raisons prouvent ce que j'avance. La première, lors que l'on fait contre des jeux brouillons, dont les mouvemens de reglez & les contre tems, font risquer du visage ou des mains, & quoi que ces coups soient rarement dangereux, beaucoup de gens, & sur tout les nouveaux Ecoliers les appréhendent. La deuxième, lors que faisant contre des gens beaucoup superieurs, avec lesquels l'on ne peut, soit qu'on attaque ou que l'on défende, faire des mouvemens sans être frappé. La troisième est une timidité naturelle causée par la crainte de perdre la reputation que l'on a acquise, lors que l'on doit faire contre des personnes

distinguées par leur adresse, ou par leur naissance, ou devant des spectateurs considerables par leurs qualitez, par le nombre, ou par leur sçavoir, semblables à cet Indien qu'Alexandre vouloit voir tirer de l'arc, lequel prefera d'être conduit au supplice, plutôt que de s'exposer à perdre une reputation qu'il s'étoit acquise, apprehendant que la majesté d'un si grand Roi le fit manquer.

L'Ecolier. Quoi que je n'aye compris qu'à present les divers sujets qui causent l'apprehension dans les assauts, j'en avois souvent veu les effets en plusieurs occasions, & à diverses personnes, c'est pourquoi je n'en suis plus surpris: mais je ne puis m'empêcher de l'être lors que vous dites que de ces mêmes gens il s'en peut trouver qui agiroient vigoureusement à l'épée.

Le Maître. Quoi que les fleurets ne blessent point, cela n'empêche pas

que l'on n'aye de l'apprehension, lors que les cas que j'ay citez se rencontrent. Le ressentiment ni la gloire n'entrent point dans cette occasion, le flegme triomphe, au lieu qu'à l'épée, quoi que le danger soit évident au moindre défaut, l'honneur, ou la nécessité à défendre sa vie, ou un chagrin animent si fort, que plusieurs songent moins au danger qu'à la gloire, ou à la vengeance.

L'Ecolier. Je voi par ce que vous venez de dire que bien de gens sont dans l'erreur. Combien y en a-t-il qui voyant qu'un homme craint à l'assaut, disent, que feroit-il à l'épée? Cependant il est certain qu'il y en a qui font mieux à la pointe qu'au bouton. Mais laissons cette question; la passion que j'ay de connoitre les choses ne me permettant point de souffrir de doute, agreez que je vous dise qu'il me semble que lors que vous m'avez expliqué que la veuë se for-

moit par l'exercice, vous avez dit qu'un homme qui n'a point appris, ne peut non seulement parer les coups tirez de vitesse, que même il ne les voit point partir, cependant qu'avec le tems il les éviteroit, ce qu'il ne pourroit faire sans les voir, quand même celui qui lui donnoit exerceroit à proportion, ce qui me paroît impossible, puis que la proportion de l'exercice fortifie également celui qui pousse & celui qui pare, & fait que le premier conserve toujours son avantage.

Le Maître. Pour détruire vôtre prétendue impossibilité, il faut remarquer que celui qui donne ayant exercé long tems, ne profite point à proportion de celui qui ne fait que commencer, la nature & l'art étant presque entièrement épuisez; je veux dire que le corps quoi qu'aydé par la regle & la pratique n'acquiert que lentement de nouvelle vigueur; les

progrez vont d'autant plus lentement que l'on approche de son terme. Celly qui ne fait que commencer étant plus éloigné, va plus vîte, le corps se disposant fournit actuellement plus de qualitez, ce qui fait que dans certain tems il approche, il égale, & quelque fois lâisse derriere celuy qui avoit pris le devant; l'on peut ajouter qu'il est plus facile de parer que de fraper, sur tout lors que l'on est averti, tant parce qu'il faut que dans le coup toutes les parties agissent & avec étenduë, au lieu que pour parer il ne faut que le poignet, même par un mouvement fort court.

L'Ecolier. Il est vray que je m'étois trompé, & dans un cas qui me paroiffoit ne pouvoir être autrement, ce qui me donnera lieu de parler avec plus de circonspection, de ne croire pas à la simple apparence, laquelle à moins d'estre tres habile est souvent trompeuse. La maniere dont vous

m'avez expliqué la disposition des organes m'a trop satisfait pour négliger d'apprendre celles des parties du corps.

Le Maître. La disposition du corps comprend une belle tournure, la vigueur, la souplesse & la legereté, parties qui étant unies avec les organes, forment par la regle, & par la pratique une agreable dexterité.

L'Ecolier. Qu'est-ce qu'une belle tournure ?

Le Maître. C'est une proportion de chaque partie du corps, suivant les regles que l'art a inventé ou imité de la perfection de la nature. Cette proportion doit être non seulement à chaque partie en particulier, mais à toutes en general; je veux dire qu'il ne suffit pas que chacune soit bien formée par rapport à soi, il faut qu'elles ayent un juste raport entre elles, que les bras soient suivant le corps, le corps suivant la tête,

re, & ainsi du reste. A cela il faut encore ajouter un certain je ne sçai quoi qui est l'ame de la bonne grace.

L'Ecolier. Je vous écoute avec beaucoup de plaisir. Expliquez-moi je vous prie ce que c'est que la vigueur, la souplesse & la legereté.

Le Maistre. La vigueur est une force nerveuse & vive; son action a plus de feu, & son nerf plus de fermeté & de souplesse, que ce que l'on nomme communement force. La souplesse est une aisance ou douceur moëlleuse, laquelle doit estre égale à tous les nerfs; sa qualité demande un certain point de vigueur, sans lequel ce seroit mollesse. La legereté est un composé de vigueur & de souplesse, qualitez qui forment l'égalité. Outre ces qualitez il faut que les parties soient unies, afin de se communiquer également & dans l'instant qu'il faut, leur souplesse, & leur vigueur.

L'Ecolier. C'est la premiere fois que j'ay ouï dire qu'il faut être uni dans les armes : ayez la bonté de me dire ce que c'est, & à quoi cela est utile.

Le Maistre. L'on peut être desuni de deux manieres ; l'une lors que les parties n'agissent point dans le même instant, & l'autre, lors que dans l'action leur vitesse n'est point égale, ce défaut, quoy que peu remarqué, est tres-considerable pour deux raisons. La premiere est que les parties étant desunies, loin de se communiquer leur force & leur liberté, les unes retiennent les autres. L'autre raison est que devant partir lors que le tems se presente, & ce tems n'étant qu'un instant presque indivisible ; & si quelque partie retarde, le coup manque cet instant & perd l'occasion de son succez. Vous n'ignorez point que tout ce qui se fait de beau dans la nature, soit par le mouvement des astres ou des hommes, ne se peut faire
que

que par les accords , ou par l'harmonie des corps qui les composent. Cela étant , comment peut on bien faire un exercice sans cette unité ; c'est elle qui soutient également les hommes & les Empires.

L'Ecolier. Ce que vous dites est si certain que je suis surpris comment les Maîtres n'ont point parlé d'une chose si nécessaire. Mais comme ce que vous venez de dire suffit pour me convaincre & pour m'instruire sur ce point. Je vous prie de me dire quelle taille est la plus propre pour bien faire des armes.

Le Maître. Pour répondre à ce que vous me demandez , il faut ranger les hommes sous trois tailles , les grands , les mediocres & les petits ; les grands , lors que leur disposition est bien conditionnée , ont plus de prestance , plus de force & plus d'étendue. Mais il est tres difficile de leur procurer ces qualitez. Comme

il n'y a rien qui ait plus de grace qu'un grand homme lors qu'il est bien formé, aussi il n'y a rien de plus desagréable lors qu'il n'a point cet avantage, les défauts étant plus grands à proportion que sa taille est haute. Quant à la force ils en ont plus que les autres, mais elle est plus pesante & plus lente dans son action, les esprits n'étant point en assez grand nombre pour les faire agir avec la dextérité qu'il faut, & quand même la quantité en seroit assez grande, les parties étant fort éloignées, il leur faut plus de tems pour les parcourir. Ils ont l'avantage de prendre plus aisément du fort au foible que les autres, & ont plus d'étendue, c'est à dire qu'ils sont à la portée de leurs coups sans que les petits soient à la portée des leurs: mais comme leurs coups & leurs retraites n'ont pas beaucoup de vitesse, ils ont peu de succez sans danger. Les petits ont or-

dinairement plus de vivacité & de brillant, un petit nombre d'esprits les fait agir avec dextérité; ils ont du jarrer pour se détacher & pour se retirer avec plus de promptitude que les autres : mais outre qu'ils n'ont point la bonne grace des grands, ils ne peuvent pousser que de fort près, ce qui leur est dangereux, ne pouvant être à leur portée, sans essuyer les coups de ceux qui y sont. De plus il leur est tres-dificile de pousser du fort au foible, au lieu que cela est tres-facile à un homme de grande taille. Si les mediocres n'ont point un air aussi majestueux que les grands, du moins la bonne grace y est plus ordinaire, elle est même plus avantageuse que chez les petits, & quant à la force, s'ils en ont moins que les grands, elle est plus vive & plus agissante, & si elle brille moins que chez les petits, ils sont plus puissans, moins aisez à estre pris dans le

foible, & ont plus d'étenduë, si bien qu'ayant moins de défauts que les grands, & plus de qualitez que les petits, j'infere que leur taille est la plus propre. Vous voyez par là que je suis éloigné de ceux qui sous des noms supposez, parlent des qualitez dont ils se flatent, ma taille n'approchant point de celle pour qui je decide.

L'Ecolier. Quoy que toutes les tailles ayent produit dans les exercices des gens adroits, il y en a plus dans celle que vous dites que dans les autres. Messieurs les Ecuyers sont de vôtre opinion, ils tiennent qu'un grand homme embarrasse un cheval, qu'il a les aydes trop éloignées, & que les petits n'en ont presque point. Cependant si mes prieres ne vous font point de peine, ayez la bonté de me dire à quel âge l'on doit commencer d'apprendre, pour exceller dans l'Art des Armes.

Le Maître. En fait des sciences, des arts & des exercices, l'on ne peut trop tôt les apprendre, puis qu'on ne peut trop tôt les sçavoir; dès qu'un enfant commence à parler on doit luy apprendre à lire, si l'on tarde davantage c'est autant de perdu, le tems que l'on y employe après seroit plus propre pour perfectionner ce que l'on auroit déjà sçû. Il faut imiter les Peintres & les Sculpteurs qui appliquent leurs enfans à dessigner aussi-tôt qu'ils sont en état de manier le crayon. En fait des Armes, quand on commence à marcher un peu ferme, on devroit aprendre à se tenir droit, & à former de bonne grace les attitudes de la garde & de l'alongement. Cela s'apprendroit d'autant mieux pour lors, que le corps n'a point eu le tems de se déranger, ce qui n'est guere plus difficile à faire, qu'à marcher naturellement. Cette force que tout le monde demande pour le suc-

cez, viendroit non seulement plutôt, mais encore dans un degré plus avantageux, l'on acquerroit en même tems l'âge, la taille, la vigueur & l'adresse; l'on sçait qu'il n'y a qu'un certain tems pour les exercices, ce qui fait qu'il est nécessaire de commencer à bonne heure, à moins de vouloir rester dans une sphere fort mediocre, s'il faut plus de tems lors que l'on commence jeune, que lors que l'on est dans un âge plus formé, l'on execute aussi d'une autre finesse, l'art n'étant que pour donner un beau naturel; plus l'on commence jeune, plus ce naturel s'unit avec l'art, & l'art avec le naturel. Et comme il est aisé à un enfant de se rendre naturel un langage étranger, & qu'il est impossible à un homme fait de le parler dans sa perfection, l'on doit inferer que l'on ne peut se perfectionner dans l'Art des Armes, à moins de commencer fort jeune.

L'Ecolier. Je voy qu'il faut commencer jeune, & continuer long tems pour exceller dans les sciences ou dans les arts, qu'outre ce que vous m'avez dit de la belle disposition, il faut une longue pratique & un habile Maître pour cultiver l'une & l'autre; c'est pourquoi je vous prie de me dire les parties qu'un habile Maître doit avoir.

Le Maître. Pour bien exercer un art, sur tout celuy des Armes, il faut qu'un Maître soit également honnête homme & habile, tant pour montrer avec l'application qu'il doit, que pour contribuer à une belle éducation, il est nécessaire pour cet effet qu'il sçache ce qu'honnêtement l'on ne doit pas ignorer, l'usage du monde, l'histoire, & par dessus tout les bonnes mœurs, & ne point ressembler à certains Maîtres dont l'ignorance, l'incivilité & la saleté du discours tendent plus au vice qu'à la vertu.

L'Ecolier. Il est certain que le Maître qui ne montre que par intérêt s'acquie mal de son devoir ; il faut pour le remplir dignement qu'une plus noble idée le fasse agir. Mais plus je goûte ce que vous dites, plus je voi des Maîtres avilir cette profession, tant par leurs mœurs, que par leur incapacité ; d'où vient que ces sortes de gens s'avisent de montrer, supposé que l'on puisse donner ce nom à ce qu'ils font faire.

Le Maître. Dites plutôt que vous êtes surpris que des Ecoliers puissent esperer d'en apprendre : mais comme ce n'est pas le tems à vous parler sur ce sujet, je dirai qu'il n'est point surprenant que des ignorans professent cet Art. La facilité qu'ils trouvent à l'enseigner dans leur maniere, les erige sans essai, sans apprentissage, & sans presque avoir été montrez, à se donner du nom de Maître. Quoi de plus aisé que de mettre bien ou
mal

mal en garde, faire de même pousser de quarte, de tierce, de seconde, montrer des feintes, des engagements, des parades & des rispotes, parler du dedans, du dehors, du dessous, du fort, du foible, de se tenir droit, & de pousser vite; avec ces termes prononcez aussi souvent mal à propos, que les attitudes & les mouvemens sont sans regle, beaucoup d'ignorans ont passé pour habiles.

L'Ecolier. Je ne suis plus surpris de ce grand nombre de Maitres par la facilité à le devenir, j'entens dans la qualité que vous venez de dire. Dites moi maintenant les parties qu'un Maitre doit avoir pour bien montrer.

Le Maitre. Outre la disposition du corps pour démontrer les mouvemens & les attitudes dans la regle & le brillant qu'il faut, il est nécessaire que le Maitre aye beaucoup de genie & d'experience; l'un est un don de

la nature que la theorie & la pratique perfectionnent, & l'autre l'effet d'un long exercice sous des hebiles Maîtres. Ces deux qualitez luy feront connoitre, si l'Ecolier est mal adroit par le peu de disposition, ou par le peu d'aide qu'il se donne. Le manque de disposition ne peut être que par la mollesse, par l'engourdissement, ou lors que les parties sont desunies. Aux premiers il s'employera à les animer, ou à les dégourdir, il unira ceux qui sont desunis, & ceux qui manquent à se donner des aydes, soit par indolence, ou manque de conception & de memoire; il fera voir aux premiers l'utilité de l'exercice, & il n'embarrassera point les autres par de differentes leçons ni par de longs discours; il animera ceux qui ont trop de flegme ou de timidité, & fera retenir ceux qui ont trop d'ardeur, afin que les uns executent vivement, & que les autres par leur ar-

deur inconsidérée, ne s'exposent à être pris sur le tems, ou à perdre la justesse ou la vitesse de leurs coups.

L'Ecolier. L'on ne peut mettre en doute que pour bien montrer, il faut de la disposition & beaucoup d'expérience, l'une est bonne pour un Ecolier copiste, & l'autre à faire agir suivant les regles; mais je ne voi point qu'il soit si necessaire d'avoir du genie, la disposition & la pratique suffisant assez pour bien montrer.

Le Maistre. C'est moins par l'expérience que par le genie que l'on connoit la disposition & le naturel de ceux que l'on veut dresser. C'est par cette qualité qu'on montre la maniere, & les coups qui leur conviennent, & quoy que les regles soient judicieusement inventées, elles ne sont utiles qu'à ceux dont les parties ont quelque rapport à les executer, lors que le naturel s'y trouve opposé, il faut que le genie se levant au dessus

de l'art fraye une route aussi nouvelle que la disposition de l'Ecolier est peu commune, lors que je dis qu'il ne faut point toujours suivre la regle, ce n'est qu'aux habiles que je parle, les autres ne l'ont point connue, ils ont beau dire que chacun a son jeu, il n'y a qu'une metode certaine dans les Armes, comme il n'y a qu'une verité dans la nature. Lors qu'on dit que chacun a son jeu, c'est des Eco-liers & non des Maitres qu'on doit l'entendre, lesquels doivent avoir les mêmes regles, quoy que les coups qu'ils montrent soient differens par l'espece, suivant l'inclination & la disposition de ceux qui aprenent, montrant aux uns d'attaquer par des engagements, ou par des feintes, & aux autres à se tenir sur la défense, par des tems ou par des rispistes.

Le Maître. J'entre dans ce que vous dites, & je comprends qu'il y a autant de difference dans la diversité des in-

clinations & des dispositions, que dans celle des visages, ce qui fait que pour les cultiver il est nécessaire d'avoir du genie, ce que peu de gens ont remarqué, & qui me donne lieu de dire, que, quoy que les habiles Maitres se distinguent, & qu'ils soient les mêmes lors qu'ils commencent ou finissent les Ecoliers, il est certaines occasions, qu'à moins d'être connoisseur ou prevenu de sa capacité l'on n'en juge point à son avantage, certains sujets l'empêchent de paroître ce qu'il est, semblable à ces grands hommes capables de montrer les sciences les plus sublimes, qui n'enseignant que de petits écoliers, n'ont point lieu de paroître ce qu'ils sont. Que le sort de ceux qui professent les sciences & les exercices est à plaindre; la matiere sur laquelle ils travaillent est souvent opposée à leur sçavoir & ne leur donne point lieu, comme dans les autres arts, de pa-

roitre ce qu'ils font, ce qui m'oblige de vous demander si un habile Maître peut dresser toute sorte d'écoliers.

Le Maître. Quoi qu'il soit nécessaire pour exceller dans l'Art des Armes, que le naturel favorise autant l'art, qu'il faut que l'art ayde le naturel, cela n'empêche point que tous les écoliers ne puissent sçavoir faire, si un habile Maître les montre un certain tems. Pour entrer dans ce que je dis, il faut remarquer deux adresses comme opposées, l'une dans l'attaque & l'autre dans la défense. La première est sujette à la vitesse de son execution dans l'entreprise, & l'autre à la riposte ou au tems. L'une a besoin de la hardiesse & de la vigueur, & l'autre ne demande qu'un flegme à se prevaloir de l'occasion. Comme il n'est point d'écolier qui ne puisse par l'application posséder une de ces deux qualitez, on peut dire qu'il n'en

est point qui ne puisse avec l'art & le tems devenir adroit, quoi que l'on n'excelle pas. Comme en fait de musique & de danse, l'on peut être habile sans approcher de Mrs de Lully & de Beauchamp. De même dans les Armes, quoy qu'éloignez de certains qui ont excellé, on peut parvenir, si ce n'est pas à un point où la victoire est comme certaine, du moins à celuy de la bien disputer. Enfin je dirai comme cet ancien que l'homme bien montré peut sçavoir tout ce qu'il veut bien apprendre.

L'Ecolier. Je n'avois point cru que l'habileté du Maître peût aller à dresser tous ceux qui aprenent; j'avois même oüi dire qu'il est des gens qui ne feroient jamais bien.

Le Maître. Ceux qui tiennent ce langage, ou ne sçavent pas ce que c'est, ou veulent dire que ces gens ne travailleront point le tems qu'il faut, ou avec l'application nécessaire.

L'Ecolier. Il est vrai qu'un travail opiniâtre surmonte toutes choses; & je croi que comme il est des difficultez que nôtre esprit ne peut comprendre, & que pendant certain tems il croit impossible, qu'il paroît de même impossible que certaines gens fassent bien des armes, n'en jugeant que par ce qui se presente à nos yeux, ce qui n'a pas toujours du rapport à sa fin.

Le Maître. Ce qui se presente d'abord n'est pas assez certain pour y faire quelque fondement. J'ay souvent trouvé des écoliers dont pendant long tems on n'avoit pas lieu d'esperer, se changer tout à coup; & d'autres qui dans le commencement faisoient esperer beaucoup, & qui dans la suite ne faisoient rien.

L'Ecolier. Je voi que ce que vous dites est certain: mais cette veüe n'étant qu'à peu près comme celle de ceux qui voient la clarté du jour sans sçavoir

ſçavoir ce qui la cause. Je vous prie de me dire d'où vient que des écoliers, de qui on n'espere point dans le commencement reussissent à la fin, & que ceux dont le commencement donne lieu d'esperer beaucoup, ne fassent quasi rien dans la suite.

Le Maître Cela dépend de ce que parmi des bonnes parties il s'en trouve des mauvaises qui obscurcissent les bonnes & les empêchent de paroître qu'après qu'un long exercice a disposé celles qui ne l'étoient pas. Si un homme qui a de la vigueur, se trouve engourdi, cette bonne partie ne paroitra point dans sa qualité qu'après qu'un long exercice l'aura entièrement assoupli, lequel dissipant la roideur qui le tenoit contraint, luy donne lieu d'agir avec liberté. D'autres ont de la pesanteur & de la mollesse, ce qui fait d'abord juger qu'ils ne peuvent point faire :

E

mais comme c'est le propre de l'exercice, de fortifier & de rendre leger, avec le tems & la bonne metode ils deviennent adroits. D'autres sont desunis ou naturellement dérangez, & avec des bonnes parties sont long tems mal adroits, par la fausse maniere de s'employer: mais un Maître judicieux donnant avec le tems les parfaits accords à ces parties, fait qu'à la fin elles se communiquent leurs qualitez, & procurent un succez heureux, quoy que retardé. D'autres dans l'assaut, qui par une ardeur inconsiderée donnent lieu pendant long tems, par la quantité des occasions qu'ils presentent, & par celles qu'ils perdent, de douter s'ils feront jamais, mais l'art & le tems formant d'une partie de cette ardeur le flegme qu'il faut, leur donne lieu d'executer dans l'occasion. Enfin on en voit, qui sujets à l'aprehension se trouvent partagez entre l'envie de donner & la crain-

te de recevoir ; dans l'un s'ils attaquent, l'action ne leur étant point naturelle est toujours faite à contre tems, outre qu'ils ne vont jamais au corps, soit par leur trop d'attachement au fer, ou par la retenue de leurs coups ; & si on les attaque, on les met dans un si grand desordre qu'ils ne peuvent plus en sortir, cependant si ces gens sont élevez par des habiles Maîtres, & qu'ils...

L'Ecolier. Je vous prie avant autre chose de m'expliquer si on peut guerir de la crainte, ayant ouï dire à plusieurs Maîtres qu'il étoit impossible de la surmonter.

Le Maître. Quoy qu'il soit très-dificile de sortir de son naturel, & de guerir de l'aprehension, elle se peut dissiper, si ce n'est point entièrement, du moins en partie. On sçait que la crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle & cede en veüe d'un peril évident ou imaginaire, si

bien que par de frequens assauts on se fortifie, & par la parade que l'on acquiert ce peril évident se trouve dissipé; & quant à l'imaginaire, il cesse par l'experience qui fait voir le contraire de ce que l'imagination craignoit. Combien de gens, quoi que naturellement hardis, tressaillissent au moindre feu, la premiere fois qu'ils sont à l'occasion. Combien d'autres d'un naturel opposé sont intrépides dans les plus perilleuses, à force de s'y être trouvez. Quant aux assauts de ceux qui craignent, il faut plus de menagement, qu'à ceux qui se possèdent, on ne doit de long tems les faire exercer qu'à leur leçon, à pousser & parer à la muraille, evitant dans le commencement les broüillons & les superieurs, leur donnant au contraire des écoliers reglez & moins forts. Par cette metode on les fortifie, & on les met avec le tems en état de donner souvent & de ne guer-

re recevoir, ce qui fait que leur naturel change; & s'il ne deviennent determinez, du moins ils cessent de craindre, étant certain qu'un homme pour si pureux qu'il soit naturellement, se rassure lors qu'il n'est que foiblement attaqué, comme aussi, à moins d'une extreme fermeté, il se décontenance, s'il est attaqué avec l'impetuosité d'un homme courageux & adroit.

L'Ecolier. Je goute maintenant ce que vous dites, & que pour guerir de l'aprehension il ne faut de long tems faire assaut; & lors qu'on en fait que ce soit contre des gens plus reglez que forts, avec lesquels on puisse aisement se défendre, ne s'exposant point contre d'autres avant de s'être beaucoup accoutumez avec les premiers: il faut même que ceux qui viennent ensuite, quoi que plus forts que les precedens, ne le soient point tant que l'écolier que l'on veut dres-

ser, afin que l'habitude de battre dissipe l'idée d'estre battu. Mais après m'avoir expliqué que de gens peuvent bien faire, quoy que pendant long tems cela paroisse impossible, je vous prie de me dire comment des gens dont les commencemens donnent lieu à l'esperance d'un prompt succès n'ont point une fin qui y responde.

Le Maître. Rien de si difficile que de connoitre l'homme; son application au moyen de l'usage decide de ce qu'il doit estre; si on s'est trompé au sujet de ceux qui ont à la fin reussi, l'on se trompe quasi aussi souvent à celui de ceux dont les commencemens font esperer des prompts succès. Un homme se presente de bonne grace, se met en garde & alonge à peu près suivant les regles, il a du nerf, de la legereté & de la souplesse. Qui ne croiroit que dans peu il fera quelque chose; cependant s'il

est indolent, s'il manque de gout, s'il se flatte, s'il veut faire assaut avant le tems; enfin s'il manque d'application; ce beau naturel, les aydes du Maître & la longueur du tems, n'en feront qu'un mal adroit.

L'Ecolier. Ce que vous dites me fait comprendre ce que peut une forte inclination lors qu'elle est suivie de la regle & d'un long exercice. obligez-moi maintenant de me dire si un Maître qui n'est point habile pourroit avec le tems dresser un homme qui eût de la disposition & de l'inclination.

Le Maître. S'il y avoit des regles sans exception, je pourrois facilement me tirer d'affaires, disant qu'on ne peut point donner ce qu'on n'a pas; qu'un Maître ne peut faire connoître & moins encore pratiquer un bien sans qu'il le connoisse luy-même, mais comme vous souhaitez de sçavoir plus précisément les choses, je

dirai que l'on ne peut point rendre adroit sans demontrer clairement la maniere & l'occasion de ce qu'on doit entreprendre. La maniere comprend les situations & les regles des mouvemens ; par les situations on entend les attitudes de la garde, des alongemens, des parades, des degagemens, des engagemens, des feintes, des passes, des voltemens, du joindre & de la retraite ; où l'on doit observer à chacune la perfection de la distance, de l'alignement, de la hauteur, de la liberté, de la fermeté & de la bonde grace : parties qui formant un tout composent l'agreable & l'utile. A la regle du mouvement il faut deux choses, la premiere un certain air ou effort communiqué par une vigueur aisée, au poignet, aux coudes, aux épaules, aux hanches & aux jarrets. Et la deuxieme le peu d'étendue de l'action de l'épée: car s'éloignant de la ligne dans l'attaque ou dans la dé-

fense

fenſe, on n'inſulte pas ſi aiſement par le retardement que le detour fait faire, outre que le moindre faux tems ou feinte de l'ennemi, oſte le moyen de ſe trouver à tems à la parade. L'occaſion comprend l'inſtant, ou le tems que l'on doit faire une action, ſi c'eſt pour pouſſer, on ne le peut, quel que coup qu'on porte, qu'en prenant ſon tems, ou prenant le tems. Et quoi que j'aye parlé dans mon Livre du même tems du tems, au tems, ou du faux tems, cela vient aux deux que je vai vous expliquer. Prenant ſon tems, c'eſt lors que favoriſé de la meſure & du placement de nôtre épée ſur celle de l'ennemi, on la trouve inferieure à la nôtre; ce qui ſe peut de trois manieres, la premiere lors que nous avons plus de force que luy; la deuxieme, s'il avoit plus de force que nous, le prenant plus dans le foible de ſon épée que dans celui de la nôtre (moyen qui repare l'inferiorité de

nôtre force) Et la troisiéme, lors que l'ennemi étant couvert & avisé ne souffre pas qu'on se place avantageusement sur son épée; il faut pour lors se placer également, & attendre qu'il ait le dessein de faire quelque coup, parce que lors qu'il pense à se tenir couvert du côté que nôtre épée se trouve, ou qu'il veut s'attacher à la parade, les esprits seconquant la volonté communiquent leur vigueur à l'épée; au lieu que lors qu'il a le dessein de degager ou de faire feinte, comme à ces mouvemens il faut se ramolir, les esprits qui donnoit la vigueur à l'épée venans à se retirer, la laissent foible, ce qui donne lieu à celuy qui la sent par son appuy, de connoître l'instant favorable de son coup. Prendre son tems, c'est de partir par un mouvement opposé à celuy de l'ennemi dans l'instant qu'il commence à le faire. On le nomme tems, étant l'occasion favorable de nôtre

action. Pour le prendre avec metode, l'on doit mesurer ses forces à celles de l'ennemi, s'il est superieur, égal, ou inferieur. Aux premiers, on ne doit partir que sur des grands tems, à nos égaux sur des mediocres, & à nos inferieurs presque sur tous indifferamment: outre cela il faut connoitre l'occasion & la figure du tems, l'occasion doit estre dans la naissance du mouvement, l'ennemi ne pouvant commencer à se découvrir, & se couvrir dans le même instant, & ainsi parer nôtre coup. Pour la figure à le prendre, si c'est sur un alongement de l'ennemi, il faut volter ou baisser le corps, mais si c'est dans le tems qu'il marche, qu'il fait feinte, ou quelque autre action de l'épée ou du corps, il faut pousser dans la figure qui convient au côté découvert. Il faut outre cela qu'un Maître aye beaucoup de jeu, tant pour montrer les coups, & les contres, que pour

faire attaquer & défendre toutes les gardes. On ne peut sans du fonds & du genie développer les ruses de l'ennemi, l'intriguer & le surprendre par les nôtres. Toute sorte de gens ont tôt ou tard besoin d'une grande diversité de coups ; les adroits ayant à faire avec des gens qui le sont aussi, & avec lesquels on doit plus combattre de tête que de la main ; les mediocres, lors qu'ils sont contre des plus forts, & même contre leurs égaux, ne pouvant sans finesse se défendre des premiers, & battre les autres ; & les mal adroits en ont encore plus de besoin, qu'il leur est impossible sans la ruse & la prevoyance, de suppleer à leur manque d'adresse ; rompart la mesure à leurs superieurs, & par la diversité de leurs attaques triompher de leurs égaux. Je vous laisse à penser si sans ces parties un Maitre peut dresser un écolier, quelle inclination & quelle disposition qu'il possède : ces

éloignez de la perfection, racheur

pendant j'en ay vû montrer, qui ne
sçavoient que cinq ou six mechants
coups, sans termes, sans aydes, &
sans occasion, & ce qui est de plus
d'aplaisant se croyant avec cela fort ha-
biles.

L'Ecolier. Il est vrai qu'il y a peu
d'ignorans qui ne se croient habiles,
leur esprit autant borné que leur sça-
voir les persuade qu'il n'y a point
de finesse, ou du moins que celle qu'
ils sçavent, semblables à ces anciens
qui ne croyoient d'autre terre que
celle dont ils avoient la connoissan-
ce: mais si on n'est heureux qu'à pro-
portion que l'on est content de soy,
les ignorans sont plus satisfaits que
les habiles; ils ne risquent que d'estre
sifflés des connoisseurs dont le nom-
bre n'est pas fort grand, & d'ailleurs
n'étant sans scrupule, ils ne se mettent
pas en peine de devenir ce qu'ils de-
vroient être, au lieu que les habiles
et tout habiles qu'ils sont se trouvant
éloignez de la perfection, tachent à

la découvrir, en quoy ils trouvent des difficultez qui les rendent souvent mécontents d'eux-mêmes: mais pour revenir à ce que vous venez de dire, j'ay compris qu'un Maître qui n'est point habile, loin de dresser ôte la grace naturelle, & fait par son derangement que l'on s'expose à se faire tuer. Cependant si je ne vous suis point importun, permettez que je vous dise que comme peu de gens goutent les choses, plusieurs vantent des Maîtres ignorans, parce que de leurs écoliers auront quelque avantage contre d'autres qui ont esté bien montrez; consequence, quoy que fausse, qui trouve bien de gens pour la soutenir, & qui m'oblige à vous prier de m'en faire voir le ridicule, afin de les en convaincre.

Le Maître. Il n'est pas plus malaisé de vous satisfaire, qu'il est peu surprenant que des écoliers d'un ignorant ne puissent avoir de l'avantage contre certains d'un habile Maître,

des gens qui n'ont point esté montrez l'ont quelque fois si l'on jugeoit de l'art par le succez de ces assauts. On diroit que le desordre est plus avantageux que la regle, & qu'il est mieux de n'avoir point appris que d'avoir esté montré: mais comme la raison & l'expérience detruisent cette erreur, l'une par la demonstration, & l'autre par le changement des sujets, je veux dire qu'au lieu de novices ou de sujets mal disposez, qui sont les seuls contre qui les ferrailleurs peuvent avoir quelque succez, ils rencontrent un dégoirdi, qui ayant exercé les bonnes regles leur ôte le moyen de se défendre, & ne leur laisse que celuy de se détromper. Ce qui fait que l'écolier d'un mechant Maitre a du succez contre celuy d'un habile, c'est au moyen du tems d'exercice, ou de la disposition des parties, il faut remarquer que la regle & la vigueur aisée sont deux qualitez dans les armes dont la

dernière est plus utile aux commençans
 que la plus régulière méthode, laquelle
 le est sans succès, si le tems d'exer-
 cice n'a degourdi & animé les parties
 jusqu'à un certain point, au lieu que
 la vigueur déterminée peut réussir sans
 la règle, contre des novices dont la
 méthode est sans soutien; mais comme
 l'on ne doit point juger des choses par
 certains succès, qu'il faut avant de
 décider d'un bon ou d'un faux princi-
 pe supposer aux élèves à peu près une
 égalité par la disposition & par le tems
 d'exercice. L'égalité supposée, je de-
 mande lequel aura l'avantage, de ce-
 luy qui pratiquera les règles, ou de
 celuy qui ne les pratiquera point, de
 celuy qui observe les attitudes, qui
 possède la connoissance du tems &
 de la mesure, qui exerce les aydes de
 la vitesse, ou de celuy qui ignore ces
 qualitez. Ce n'est pas assez que la
 bonne règle aye l'avantage par l'é-
 galité de la disposition & du tems,
 je

je vous dirai qu'elle abrege celuy d'exercer. Je suppose pour c'est effet que deux sujets d'une mediocre & égale disposition travaillent, l'un d'un Maître habile, & l'autre d'un qui ne l'est point. Il est certain que celuy de l'habile dans environ huit mois, ou deux ans, battra celuy de l'autre, quand bien il travailleroit le double & le triple, & qu'il fut parvenu au plus haut point que son Maître le peut élever, ce qui n'est pas beaucoup, par deux raisons; l'une que ces Maîtres ne peuvent pas donner une grande vitesse, ne connoissant point la parfaite situation des parties, l'air ni la regle des mouvemens; la deuxième que n'ayant point de fonds, leurs écoliers sont faciles à estre intriguez, & donnent d'autant plus aisement dans les pieges qu'ils ne les connoissent point. Si bien que ne pouvant être adroit sans la vitesse & la connoissance, on doit in-

ferer que leurs écoliers ne sont jamais forts. Et quoy que celui du Maître habile, n'ay point atteint dans dix-huit mois ou deux ans son dernier période, il est assez fort pour profiter des défauts que cause le dérèglement, le manque de vitesse & de lumière, à un écolier mal montré. Ce n'est pas tout que d'abreger le tems par la bonne metode, lors que la disposition est égale; j'avance que quand elle seroit inferieure, on peut dans certain tems quoy qu'égal à celui qui a plus de disposition, avoir de l'avantage sur luy. Je dis dans certain tems: car de penser que ce fût avant de posséder la regle, ce n'est pas cela, je sçay que l'art n'étant qu'ébauché ne produit point un avantage à opposer avec succes, à la disproportion que le naturel a mis entre deux. Je suppose qu'ils travaillent un tems à maistriser ce qu'on leur montre. Pour lors je dis que ce-

luy qui n'étoit point disposé au secours de l'exercice & des aydes de l'habile Maître, battra celuy qui avoit plus de disposition, laquelle n'ayant point esté bien cultivée, a plus de desordre que de regle; & comme c'est le propre de la regle de triompher du desordre, & non point au desordre à triompher de la regle, il est facile à decider.

L'Ecolier. Vous me faites comprendre qu'il est autant difficile de connoitre un habile Maître par ses écoliers avant qu'ils ne maitrisent ce qu'il montre, qu'il est mal aisé de juger de la capacité d'un Architecte ou d'un Statuaire, par les premieres pierres que l'un fait poser, ou par les premiers coups de ciseau que l'autre donne. Il faut dans les armes non seulement disposer la matiere, luy donner certaine forme, il faut encore la finir; c'est la fin qui couronne l'œuvre, & qui donne la gloire à l'ou-

vrier, Ce n'est pas pas tout de faire dans les véritables principes, quoy que sans cela l'on ne puisse bien faire, on doit les executer avec adresse.

Le Maître. Pour connoître la nécessité d'avoir un habile Maître, vous devez remarquer, qu'il y a des écoliers dont le riche naturel & le long exercice donne lieu à copier de bonnes choses, & à profiter d'un avis, mais de qui les Maîtres bornez leur laissent ignorer non seulement plusieurs finesse desquelles ils seroient en état de se servir avec succez, mais encore leur souffrent mille fautes grossieres, ne sçachant point se placer, entreprenant sans regle & mal à propos, faisant des mouvemens retardez & perilleux, ignorant les attaques & les défenses des gardes, ne gagnant, ni ne rompant la mesure à propos, ne sçachant intriguer ni interrompre; en un mot n'étant que des écoliers mal adroits & ignorans, au lieu que

sous un bon Maître ils auroient esté
adroits & habiles. Ce n'est pas tout,
comme l'habileté du Maître consiste
à tirer le parti le plus avantageux de
chaque disposition. Combien y a-t'il
d'écoliers, dont les coups n'appro-
chent qu'à deux ou trois pouces du
corps, & que si on leur avoit menagé
un dixième plus de vitesse ces coups
auroient frappé. Je m'explique, si un
point de vitesse fait parvenir mon
coup malgré la parade de l'ennemi,
de la situation de ma garde, à deux
pouces de son corps, un dixième
plus de vitesse m'auroit procuré le
tems de le fraper. Il en est de même
dans la defense; on me fait une feinte
& on pousse, je vai aux deux pa-
rades sans m'écarter; par cette regle
l'ennemi n'approche qu'à deux ou trois
pouces de mon corps; si je m'étois
écarté d'un pouce, c'en étoit trop
pour revenir en parade. Ce dixième
de plus de vitesse se peut prendre de

la parfaite situation de la garde, du placement, du partir à propos, de l'effor & de la regle du mouvement.

L'Ecolier. Quoi que je feusse prevenu qu'il y avoit de l'avantage d'apprendre d'un habile homme, je n'en avois connu l'extreme necessité qu'à present. Que de defauts, que de risques chez les ferrailleurs, tant par leurs mouvemens dereglez que par leur ignorance. Mais à proportion que je vous écoute, je sens augmenter ma curiosité, ce qui m'oblige à vous demander, d'où vient qu'il y a des écoliers qui prennent bien leçon, & ne sçavent pas faire assaut; & d'autres qui font bien assaut sans bien prendre leçon.

Le Maître. Il est vrai qu'il se trouve des gens qui font bien l'un sans bien faire l'autre, & beaucoup plus de ceux qui prennent bien leçon sans bien faire assaut, que de ceux que font bien assaut sans bien prendre le-

çon. J'entens des gens qui ont esté montrez, & non de ceux qui ont exercé, lesquels peuvent par le naturel, & quelque habitude dans les Salles se deffendre un peu contre des novices, fans qu'ils sçachent rien faire sur le plastron. La leçon peut plaire au moyen de la tournure, de la propreté des mouvemens & de la regle des bottes. On peut avec ces parties l'executer en mignature, rien ne s'oppose à l'entreprise ni au succez, exempt de la passion de donner & de la crainte de recevoir, on n'a point lieu de se broüiller, & personne ne met en desordre; on paroit aisement ce qu'on est, & quelque fois davantage, par les aydes que le Maitre donne: Mais si dans l'affaut on ne se possède pas d'une maniere à prendre son parti dans l'occasion, que le peu de jugement ou trop de feu empêche de la connoitre ou d'en profiter; que l'apprehension retienne

les parties ou les desunisse, ces défauts étant contraires à l'assaut sans l'être à la leçon, donne lieu avec les qualitez que j'ay supposées qu'on prenne bien leçon, & qu'on fasse à l'assaut le contraire. Quant à ceux qui se deffendent dans l'assaut, c'est à cause de leur vigueur aisée, de l'uniformité de leurs parties, de leur jugement & de leur fermeté. Par leur vigueur aisée ils poussent & parent plus vite, les parties étant unies, elles s'aydent mutuellement; par le jugement on fait les coups qui conviennent; & par la fermeté l'on ne se branle, ni l'on ne se met en desordre; avec ces qualitez on passe pour bien faire assaut, sans qu'on prenne bien leçon, c'est à dire sans qu'il y ait tant de regle; ce n'est pas qu'il ne soit necessaire de la suivre, mais je dis qu'on est content d'un assaut lors qu'on voit executer à propos, avec vigueur & sans desordre,
quand

quand même toute la propreté n'y seroit point dans la qualité de la leçon. A l'assaut l'espectateur se trouve partagé entre la regle & le succez : mais à la leçon, il n'est attentif qu'à la justesse, & quoi qu'elle ne se puisse trop rechercher, si elle n'est soutenuë des parties de l'assaut, elle a moins de succez que d'agrement.

L'Ecolier. J'entre maintenant dans la raison qui fait que l'on prend bien leçon sans bien faire assaut ; comme aussi que l'on peut bien faire assaut sans bien prendre leçon, par certaine disposition que les parties & les organes ont naturellement pour l'un ou pour l'autre ; c'est à dire comme vous m'avez expliqué, lors que les écoliers n'ont point travaillé le tems qu'il faut à triompher du naturel, mariant l'assaut à la leçon, & la leçon à l'assaut, ce qui rendroit quasi également fort dans l'un & dans l'autre. Cependant comme

d'écoliers prenoient leçon, quoi que beaucoup pouffassent sur le plastron, qu'il y avoit de la difference d'être montré à apprendre, je vous conjure de m'en instruire.

Le Maître. Rien de si facile à l'homme que de se tromper. Combien y a t'il de gens qui se flatent d'avoir appris le tems, qu'ils font allez aux Academies d'exercices; l'on ne peut nommer apprendre que la maniere avec laquelle on s'exerce à quitter ses défauts, ou bien à acquerir quelque qualité. Il est de prendre leçon, à pouffer sur le plastron, comme d'étudier, à ne faire que lire; par l'un on reflexit sur chaque mot, afin de le comprendre & de l'inculquer, & par l'autre l'on parcourt un livre sans en remarquer le beau ni l'utile. Il est aisé de voir que par l'un on devient sçavant, & que par l'autre on n'apprend rien. Combien de gens prennent leur leçon, si je puis donner

ce nom à ce qu'ils font, sans examiner si ce qu'ils exercent a du rapport à ce qu'ils doivent faire. Si prendre leçon veut dire tacher de pratiquer un bien, comment s'y essayer sans penser à le comprendre, & moins encore à l'exécuter. Comprendre n'est point seulement entendre ce que le Maître dit, il faut du goût & de la volonté afin de prendre les moyens à le mettre en pratique, faisant couler les esprits que les parties ont besoin pour agir dans la qualité qu'il faut. On ne prend bien ou mal leçon, quel Maître que l'on ait, qu'à proportion qu'on se la donne. C'est par ses yeux qu'on doit tout voir, comme c'est par ses parties qu'on doit tout faire, & comme l'on ne peut parvenir à une fin par des moyens contraires, l'on ne peut devenir adroit sans pratiquer exactement ce que la regle demonstre.

L'Ecolier. Je ne suis plus surpris

que de gens, quoi que bien montrez, & par un tems considerable n'ayent point reussi, quel moyen d'executer avec succez, sans avoir pris de leçon comme il faut. Ce n'est pas tout que d'avoir de la disposition, & qu'un Maître ait de l'intelligence, il faut par l'application former nôtre connoissance à profiter de la sienne. Mais après m'avoir instruit de la maniere qu'on doit prendre leçon, & ayant trouvé dans vôtre livre les moyens pour bien faire assaut. Je vous prie de me dire ce que c'est qu'un bel assaut.

Le Maître Pour faire un bel assaut on doit observer non seulement les regles, mais encore les executer avec beaucoup de propreté & d'adresse. Outre cela le jeu doit convenir à soi & à celuy contre qui l'on fait, c'est à dire que si on est grand & vigoureux, on doit se servir d'un jeu d'attaque par des bottes de longueur

& de pié ferme, & si quoy que grand on étoit mol, il faut s'attacher au tems par des bottes droites sur les feintes, ou par des contres degagemens sur les engagemens que l'on nous fait: si l'on étoit petit & vigoureux, & qu'on eût à faire contre un grand, on doit le ferrer insensiblement pour l'obliger à pousser, afin de se servir des rispistes: si on étoit petit & mol, il faut tenter & obliger l'ennemi à porter, ce que l'on fait par des appels afin de prendre le tems, en voltant, ou en baissant le corps, observant que nos entreprises ayent également du rapport à nôtre portée, & à celle de celui contre qui on fait: car si un grand faisoit le jeu d'un petit, un mol celui d'un vigoureux, ce seroit, quoy que d'ailleurs tout fut bien exécuté, comme des choses qui sont belles, & où l'on trouve à redire, parce qu'elles ne sont point à leur place, ou dans leurs caracteres. La beauté

d'un assaut consiste dans un dessein conforme à ce que l'on peut exécuter, si le dessein n'égalait point ce que l'on pourroit faire, on diroit que l'écolier a plus de disposition que de sçavoir, & moins d'art que de naturel, & s'il entreprenoit plus qu'il n'est en état d'exécuter, on pourroit dire qu'il n'appartient pas aux mirmidons à se servir de la massüe d'Hercule. La plupart des gens, loin d'entrer dans ces regles, n'estiment que le remuement, se figurent que les coups qui ont un heureux sucez sont également bons, sans remarquer si c'est par une adresse judicieuse, ou par le plus de vigueur, de hardiesse, de disposition, ou de bonheur; de ces différentes manieres de sucez, l'on ne peut conter que sur la regle: car pour la hardiesse, lors qu'elle est sans la connoissance & l'adresse des parties se nomme temerité, & ne peut reussir que contre des personnes qui manquent de ferme-

ré ou d'habitude : & quoi qu'il y ait des gens qui estiment plus une entreprise brusque & desordonnée que celle qui est suivant les regles. Ceux qui jugent sainement trouvent que l'une n'est fondée que sur le desespoir, & que l'autre est le soutien de la véritable valeur. Celle-cy tire son succez du courage & de la conduite, & l'autre ne peut rien esperer que de la fortune. Quant à ceux qu'un plus de disposition ou de bonheur font donner, l'un étant un don de la nature, & l'autre du hazard, ne sont contez pour rien dans un art, qui executé dans sa qualité, n'a rien d'incertain ; je dis dans sa qualité, car si on examine le manque de succez dans l'attaque ou dans la défense, on verra que l'action a été alterée, ou par la figure, ou par l'occasion, ou par le manque de vitesse, ou n'ayant point fait le coup qu'il falloit, ce deffaut étant à la personne, & non

point à la regle, devroit empêcher de la condamner, par la raison des experiences de geometrie, lesquelles ne sont pas moins certaines, quoi qu'on manque à la justesse de l'operation.

L'Ecolier. Il est aisé de comprendre par la quantité des parties qu'il faut pour un bel assaut, que peu de gens sont en état d'en faire; que ceux qui disent qu'il y auroit du plaisir à voir faire deux Maîtres, se trompent souvent, sur tout au sujet des coureurs des villes, étant presque impossible, qu'il y en puisse, je ne dis pas avoir d'habiles, mais de mediocres. Pour être habile & adroit, outre beaucoup de disposition & de genie, il faut avoir travaillé long tems sous des Maitres sçavans, & trouvé lieu de faire contre toute sorte d'écoliers, forts, foibles, reglez & dereglez, afin de profiter de la ruse & vitesse des premiers, & du déreglement des autres, au lieu
que

que la plûpart n'ont appris que peu de tems, même des Maîtrss dont la capacité bornée ne donne point lieu à devenir adroit, & dont les écoliers foibles & dérangez donnent plutôt un jeu broüillon qu'ils ne fortifient.

Le Maître. C'est avec plaisir que je voi former vôtre idée; pour la fortifier davantage je dirai que, bien loin que les gens que vous avez citez sçachent faire, que parmi des Maîtres bien élevez il s'en trouve qui ne sont point forts à l'affaut; les Maîtres étant comme les autres gens qui peuvent manquer de quelque partie, y ayant dans cet art, comme à d'autres emplois, certaines choses qui determinent à l'apprendre, soit par quelque nécessité, ou comme un heritage, sans examiner si les parties forment cette disposition qui fait parvenir au plus haut point, quand même on l'auroit acquis, il est necessaire pour s'y maintenir, d'exercer de

tems en tems, ce que la plûpart des Maîtres ne font point, soit par leur trop d'occupation, par le manque d'écoliers forts, ou ne s'en mettant guere en peine. S'il est vrai qu'il n'y a rien qui détruise plus une chose que ce qui luy est directement opposé, l'on peut dire qu'il n'est rien qui détruise plus l'affaut, que de donner leçon. Quoi de plus contraire! dans l'un il faut toujourns être sur ses gardes, ne donnant point d'occasion & n'en laissant point échaper, se détachant de toute sa vigueur & de toute son étendue. Dans l'autre on ne s'abandonne point, ou que rarement on donne de tems, & on se découvre, afin d'habituer celuy qu'on montre à tirer sur les découvertes, habitudes qui étant contraires à l'affaut ne se peuvent pratiquer qu'en le détruisant, & ce n'est qu'en diminuant l'adresse du Maître que celle de l'écolier se fortifie. On peut passer chez

certaines gens pour adroit si on a de la disposition & quelque pratique. La prestance, certain brillant, ou decouplement naturel donne dans la veuë, & fait presumer à des gens qui n'ont point du sçavoir que l'on en possède : mais cette disposition manque d'être cultivée par une bonne metode, ou par le tems qu'il faut, & est sujette à mille manquemens ; & quand même, ce qui n'est point, on pourroit par la disposition parvenir au plus haut point de l'assaut, comme celuy qui la possède ne peut la communiquer, il est impossible qu'il rende adroit. Quoi qu'un Maitre pour être dans la perfection, doive également bien faire & bien montrer, l'on peut passer pour habile, quand même la dexterité ne seroit point dans le degré le plus éminent. Il suffit, pour bien faire pratiquer, de former les attitudes & les mouvemens dans la regle & avec l'action qu'il

faut, demontrant avec neteté les aydes ou les moyens qui conduisent au succez, étant aisé lors qu'on possède une sçavante metode de cultiver & d'élever la disposition de l'écolier à son plus haut point; comme la pierre qui fait que le rasoir coupe, quoi qu'elle même ne coupe pas.

L'Ecolier. Vos discours me font de plus en plus connoitre le foible de la plûpart des gens, lors qu'ils croient de sçavoir faire. Je comprends peu à peu que les difficultez des sciences & des arts ne paroissent dans leur étenduë qu'à proportion que l'intelligence en approche, qualité que les gens d'exercice devroient rechercher, & que plusieurs de qui je connois la vanité ne voudroient point, puis que par elle ils verroient ce qu'ils font. Cependant l'idée que vous m'avez donnée des affauts me fait remarquer plus de défauts dans ceux que j'ay vû faire où la plûpart se jettent, ce qui

m'oblige à vous demander d'où cela peut provenir.

Le Maître. Deux choses contribuent que l'on se jette à l'assaut, la première les meehands principes, lesquels au lieu de faire pendant certain tems allonger des bottes de longueur & de pié ferme, faisant d'abord retirer en parade, afin de donner par le premier l'assiete & la fermeté de l'alongement, & par l'autre l'habitude de faire la retraite dans la regle & le tems qu'il faut, au lieu de cette methode ils font pousser sans avertir que l'on tienne le pié gauche, & sans que les parties soient situées dans l'endroit qui leur procure la fermeté; ce qui fait qu'elles se trouvent sur le devant d'une maniere plus difficile à se retirer que d'aller aux prises. Outre cela ils montrent à redoubler sans regle, sans occasion, & avant que l'écolier ne soit en état de l'exécuter, ce qui l'oblige, se trouvant trop près de l'en-

nemi d'aller aux prises. On peut dire de ces gens que leur premier coup est un coup d'épée bien ou mal poussé, leur deuxième un coup de poignard, & le troisième un coup de garde. La deuxième raison qui contribue que l'on se jette à l'assaut, c'est, quoi que les principes soient bons, lors qu'on n'a point travaillé le tems qu'il faut pour y avoir quelque fermeté; ce qui cause que l'on revient au naturel: & comme le desordre est quasi toujours le parrage de la nature, lors qu'elle est sans art, ou que l'art n'est point assez pratiqué, l'on se jette comme si l'on n'avoit point été montré.

L'Ecolier. Les raisons que vous donnez sont si claires qu'on ne peut mettre en doute que les mechans principes, ou le manque d'avoir assez exercé les bons, cause non seulement que l'on se jette à l'assaut, mais encore tous les autres desordres, ce qui

me donne de plus en plus du mepris, tant pour les Maitres déreglez, que pour ceux qui souffrent que l'on fasse trop tôt assaut. Cependant parlant de ces sortes de Maitres, & en ayant veu qui faisoient pousser leurs écoliers tantôt d'une main, tantôt de l'autre; & n'ayant point trouvé au chapitre des gauchers qui est dans vôtre livre, si c'est un bien ou un mal, je vous prie de m'en dire vôtre sentiment.

Le Maître Je n'ay point crû nécessaire, de décrire une chose autant opposée à la raison que celle de s'exercer à faire des armes des deux mains. Pour en être persuadé il faut examiner, que de quelle maniere qu'on la pratique, elle est en tout desavantageuse, soit que l'on fasse alternativement des deux mains, ou que l'on n'exerce l'une qu'après avoir travaillé l'autre. De quelle metode que l'on se serve, si l'on n'est point par

la pratique tout droitier, ou tout gaucher, loin de parvenir à la perfection de l'adresse l'on n'en approche point à la mediocrité. Peu de gens ignorent que la nature donne en naissant une égale liberté aux deux mains; que ce n'est qu'au moyen de l'usage que l'une acquiert plus de force & dextérité que l'autre, puis que l'on a veu des personnes à qui la nature avoit refusé l'usage des mains, se servir des piés avec une facilité surprenante, si ce n'est qu'au moyen de la pratique qu'une main possède plus de disposition que l'autre par les esprits que l'habitude y fait couler; lors que cette habitude se trouve partagée, la force se partage de même, & fait qu'à proportion que celle que l'on exerce pour les armes se fortifie, l'autre s'afoiblit; ce qui cause que l'une ni l'autre n'acquierent que peu de dextérité; l'une n'exerçant que depuis certain tems ne se
peut

peut guere fortifier, & celle qui au moyen de l'usage depuis l'enfance pouvoit parvenir au point le plus avancé, s'en éloigne à proportion que l'on tâche inutilement d'en faire approcher l'autre, ce qui fait, que quelle disposition que l'on possède, quel tems que l'on travaille, & sous quel Maitre que l'on exerce, tout ce que l'on peut faire, c'est d'atteindre comme j'ay dit à la mediocrité. Et comme cent hommes mediocres ne feroient point en état de se défendre l'un après l'autre, à un qui leur fut superieur, pas un n'ayant en soi assez de parties à luy opposer. On doit convenir que le Maitre qui montre à faire des deux mains affloiblie plus qu'il ne fortifie.

L'Ecolier. Il est certain qu'exercant des deux mains, l'on ne devient point si fort que lors que l'on n'exerce que d'une: mais aussi si l'on y est blessé, ou au bras, on se trouve

plus, expondra que lors qu'on a travail-
 le des deux s'usentent inioq. les
 s. **Le Maître** Ceux qui n'ont exer-
 cée que d'une main étant beaucoup
 plus forts soit moins sujets d'y être
 blessés que ceux qui ont exercé
 des deux. Mais quand de cas arrive-
 ront, hommes de force de nécessité ver-
 ront contre ceux qui n'ont point été
 montrez. Vous me direz qu'ils se ser-
 vent de la main qu'ils ont habitée
 depuis leur enfance, ou confille leur
 force & leur liberté: au lieu que ceux
 qu'on ont exercé que d'une main ont
 par l'habitude qu'elle a contractée
 de l'autre beaucoup plus foible:
 mais aussi ceux qui n'ont point eu de
 mesure ne connaissent ni le tems ni la
 mesure. **Le Maître** deus qui ont été
 montrez, & je croi que l'un vaut
 bien l'autre. **Le Maître** Vous m'avez fait
 comprendre, que quoi qu'un homme
 ait fait, soit obligé de se servir d'une

main où il n'a point d'habitude, qu'il n'est point inferieur à ceux qui se servent de celle qu'ils ont exercé, à moins qu'ils n'ayent appris certain tems, & que s'ils ont plus de dextérité à leur main que luy à la sienne, au moyen de sa connoissance, qui est la même, de quelle main qu'il se serve, il intrigue & develope leur dessein, leur gagne & romp la mesure à propos, ce qui les embarasse d'une maniere que s'il n'est point certain de vainere, du moins fait-il partager le peril. Mais parlant du peril, dites-moi, s'il est mieux pour faire un beau combat, d'estimer, ou de mepriser l'ennemi.

Le Maître. Il semble à bien de gens qu'il est mal aisé d'estimer l'ennemi, sans qu'il s'y mêle quelque espece d'apprehension, laquelle diminuant l'espoir, dissipe une partie des forces, & empeche d'executer avec la vigueur & le flegme necessaire. Si

de ce que vous dites, étant certain qu'il est mal aisé d'éviter le peril où l'on va avec trop d'espoir, au lieu que lors que l'on ne craint ni ne meprise l'ennemi, on conserve le jugement, & on agit sans negligence, qui sont les principales parties du succez: mais voyant que mes questions ne vous font point de peine, agreez que je vous demande encore, s'il est mieux dans un combat d'avoir de longues, ou de courtes épées.

Le Maître. Si l'on parle generalement, il est mieux d'avoir une épée de longueur qu'une qui ne l'est point; ce n'est pas qu'il se peut trouver des gens à qui les longues épées, loin de leur être avantageuses ne servent qu'à les embarrasser. Deux sortes de personnes sont dans ce cas, les maladroits, & ceux qui ont le jeu des rïpostes ou de prés; les premiers ne savent point degager, & se jettent quasi toujours, & les autres s'étant

plus attachez aux parades & rispostes qu'aux degagemens, & au tems, acquierent plutôt un jeu de près que de longueur, ce qui fait qu'une longue épée les embarrasse.

L'Ecolier. Il est certain que les longues épées ne sont point avantageuses à toute sorte de gens. Ditez-moi je vous prie, si dans un combat, ou dans un assaut de reputation, les armes devant estre égales, que devoit choisir un écolier adroit ?

Le Maître. Si l'on se trouvoit dans un état assez malheureux pour estre obligé à defendre sa vie par un combat que l'ennemi eut premedité, & duquel l'on ne peut se dispenser, non plus que du choix des épées. Je dis pour lors qu'ayant à choisir, ou de deux longues, ou de deux courtes ; si on se croyoit plus adroit que l'ennemi, il faudroit choisir les longues, un inferieur & mal adroit en estant embarrassé, outre que la moindre

feinte, ou le moindre battement d'épée un peu sec leur ôte entièrement la pointe de la ligne de deffense & d'insulte, au lieu qu'un homme qui sçait faire par la regle de son mouvement la tient toujours dans cette ligne. Mais aussi par la même raison si on étoit maladroit, il faudroit choisir les courtes épées, parce qu'ayant moins d'étenduë, & par consequent moins de foible que les longues, l'ennemi ne peut la gagner que difficilement, soit par des engagements ou par des battemens secs, tout étant fort. Et quoi que l'on soit autant sujet à s'ébranler qu'avec les longues, l'on revient plutôt à sa garde, tant parce que l'on s'écarte moins par le peu d'étenduë qu'il y a de la main à la pointe, que par le plus de facilité à revenir, une épée courte estant ordinairement plus legere & plus aisée à manier qu'une longue. Quant à la beauté des assauts le jeu à beaucoup

plus d'éclat avec des fleurets longs qu'avec des courts, tant parce que les coups paroissent plus étendus, que parce que le bouton estant plus éloigné a plus de brillant.

L'Ecolier. Vous me faites remarquer que les habiles ne decident qu'après des suppositions, au lieu que ceux qui ne le sont point le font sans reflection, n'apercevant les choses que d'un côté, lequel n'est pas toujours le veritable, Agreez, afin que je puisse raisonner plus juste, que je vous demande d'où vient que des Maitres habiles & affectionnez souffrent quelque fois des defauts que d'autres gens aperçoivent.

Le Maître. Quoi qu'un Maître n'avertisse point de certains defauts, il y peut avoir de la temerité à le blamer. On ne doit decider d'une chose sans la connoitre parfaitement. Pour cet effet l'on doit remarquer le genie, l'application, la docilité, la disposition

position, & le tems d'exercice de ce-
luy qu'on montre. On sçait que l'é-
colier peut manquer par plusieurs par-
ties à la fois, & que le Maître ne peut
corriger que l'une après l'autre, com-
mençant par le défaut le plus impor-
tant, lequel n'est pas toujours le plus
apperceü. Peut-on juger d'abord si
un homme s'emploie, ou s'il se negli-
ge d'une maniere que l'on soit rebu-
té de le reprendre. Est-on sçavant du
tems que l'écolier a exercé, pour ju-
ger s'il a eu celuy d'assouplir, d'ani-
mer, & de faire cadrer les parties;
connoit-on s'il aime d'être corrigé,
ou si cela luy fait de la peine; &
quoi que le Maître doive avertir des
manquemens, sçait-on s'il est mieux
de menager l'esprit mal fait d'un éco-
lier, afin qu'insensiblement on luy
fasse gouter ce qu'il faut, ou s'il
est mieux de vouloir qu'il fasse da-
bord son devoir. Ignore-t'on que
lors qu'on ne peut aller d'un point à

un autre par une ligne droite, on doit avoir recours à celle qui est oblique. On dit à un homme roidi d'assouplir & de plier le bras afin qu'il ait du mouvement ; à un autre qui est libre, on le fait étendre. Un écolier nouveau condamne un coup poussé de quarte sur les armes, ou de seconde dans les armes, comme contraire aux principes. Cependant dans certaines occasions la maniere en est meilleure qu'autrement, ce qui fait voir que l'écolier de peu de tems blâme ce qu'il estime dans la suite.

L'Ecolier. Ce que vous dites n'est pas seulement utile pour connoître l'art des Armes, mais encore pour éviter de donner dans le travers, où l'on voit la plûpart des gens, lors qu'ils se mêlent de raisonner d'un art dont la finesse demande celle des plus habiles ; c'est pourquoy je vous conjure de me dire d'où vient que l'on crie à l'affaut.

Le Maître. Le cry est une action involontaire causée par l'ardeur de fraper l'ennemi, ce qui fait qu'on ne scauroit s'en priver, à moins d'y penser à tous coups, ce qui dans ce cas empecheroit non seulement de partir dans le tems qu'il faut, l'esprit étant rendu ailleurs, mais encore feroit que les coups ne partiroient point de leur force ni à fonds. Preuve, c'est que le cri provient de l'ardeur & l'ardeur de l'agitation des esprits. Plus ces esprits se trouvent animez ils coulent en plus grand nombre & avec plus d'impetuosité, ce qui donne plus de vigueur & plus de vitesse. Outre cela le cri excite & donne de l'éclat à l'action, ce qui est si vrai, que lors que l'on frape par un coup appuyé & soutenu, le cri est à proportion plus élevé & allongé, faisant une harmonie à peu près de la longueur que le bouton reste sur le corps; ce qui fait que sans voir le coup l'on juge de

son succez. Quand je dis que le cri donne de l'éclat, c'est lors qu'il n'a rien de rude à l'oreille ; s'il estoit comme j'en ay ouï à plusieurs, je conseillerois de tacher à s'en defaire.

L'Ecolier. L'on ne peut ignorer que l'ardeur de fraper l'ennemi est la seule cause qui produit le cri dans l'assaut : car à la leçon, quoi que l'on pousse de toute sa vigueur & de toute son étendue l'on ne crie point. Cependant comme mes petites questions me procurent par vos reponses l'intelligence de cet exercice, souffrez que je vous demande si un habile Maître remet au principe l'Eleve d'un autre dont la metode est dereglee.

Le Maître. Avant de repondre à ce que vous demandez, on doit avoir égard à la disposition & au tems que l'Ecolier a exercé, & croit d'exercer ; s'il est disposé, qu'il n'ait guere travaillé, & qu'il espere de faire long tems, il faut le remettre au principe ;

Il y viendra d'autant plus aisement que ses défauts sont peu habituez. Mais aussi s'il manquoit de disposition, ou qu'il eût exercé long tems, je ne voudrois point, quelque tems qu'il voulut travailler, le remettre à recommencer, quand même à force de pratique il pourroit parvenir à la règle, la longueur du tems qu'il faudroit à luy faire perdre son habitude, & à fortifier celle qu'on voudroit luy donner, l'empécheroit de parvenir si tôt, & dans un état aussi fort qu'il le seroit, si l'on se contentoit de luy ôter ce qu'il a de plus choquant à la veüe, & de plus perilleux, tenant une espee de milieu entre ce qu'on luy a montré, & ce qu'il doit faire, racommodant insensiblement les attitudes & les mouvemens; & quoi qu'avec cela l'écolier ne fasse point avec autant d'art & de bonne grace que lors qu'il a commencé & fini d'un Maître habile, il possède plus

de connoissance, & moins de dereglement que s'il avoit continué d'un ignorant, ou que l'habile luy eût laissé ses principes. Si un écolier avoit travaillé long tems, & qu'il ne voulût que se remettre en exercice, l'on doit pour lors fortifier ce qu'il a pratiqué; luy donner d'autres regles le peu de tems qu'il veut exercer, les rendroit plus nuisibles que profitables.

L'Ecolier. Que d'erreurs parmi des écoliers mal montrez, les uns après quelque usage reconnoissent l'ignorance de leur Maitre & le tort qu'ils se font d'en apprendre; cependant ils ne quittent point, crainte qu'un Maitre habile les remette aux principes. D'autres disent que pour bien faire il faut commencer de... & qu'ensuite pour se perfectionner il faut travailler de... si l'on fait attention que l'on ne peut perfectionner un ouvrage, à moins que le principe ne

tende à la fin, l'on conviendra qu'un Maître qui n'est point capable de finir ne le peut point être de commencer. Mais parlant d'erreur, m'étant trouvé avec certains raisonneurs qui discouroient du combat de nuit, je trouvai tant de confusion dans la diversité de leurs sentimens, que je vous prie de vouloir bien sur ce sujet m'accorder la vôtre.

Le Maître. La connoissance & les opinions des hommes, sur tout de ceux qui ne sont point habiles sont si différentes qu'il ne faut point s'étonner si sur chaque chose l'on voit plusieurs sentimens opposez. Les uns tiennent que dans le combat de nuit il faut s'étendre par terre, poussant seulement de la main, que l'ennemi ne voyant point tire ses coups par dessus. D'autres disent qu'il faut se mettre à côté. D'autres qu'il faut incessamment foiter, ou faire des cercles de l'épée, ce qui fait que l'on trouve cel-

le de l'ennemi. D'autres encore, qu'il faut toujours pousser sans bouger le pié, comme qui picque des bœufs. L'on peut dire que toutes ces différentes manieres sont fausses : car de se mettre à terre ou à côté, pour si obscure que soit la nuit on entrevoit de tems en tems la lueur de la lame, outre que l'ennemi peut par hazard pousser bas ou à côté, ce qui seroit tres-perilleux pour ceux qui n'ont point d'autre ressource. Ceux qui font des cercles de l'épée peuvent si c'est avec vitesse trouver le fer, & se garantir des coups de l'ennemi. Mais ils ne sont point en état de le fraper. Pour ceux qui poussent ou qui éguillonent incessamment, ils ne peuvent donner sans risquer également de recevoir. La seule regle que l'on doit observer, c'est de croiser le fer de l'ennemi avant de pousser, s'il est en dedans l'on pousse en quarte, & s'il est en dehors en tierce, toutefois sans s'abandonner

s'il

s'il quitte le fer, il faut avant de pousser le chercher, & l'ayant trouvé opposer le nôtre, & pousser comme j'ay dit, par ce moyen l'on ne risque point de recevoir, & l'on peut quelque fois donner, ce qui fait que l'on peut vaincre, sans risquer d'être vaincu.

L'Ecolier. Vous me faites voir en peu de mots ce que l'on doit faire si l'on est attaqué de nuit, & combien la plupart des gens donnent dans le ridicule, lors qu'ils raisonnent d'un art sans le connoître, ce qui m'oblige, pour ne les point imiter de vous demander ce qu'il faut faire pour se parer deux hommes qui se battent à l'épée, & de quelle maniere l'on doit agir sur le pavé ou ailleurs, si l'on étoit attaqué d'une ou de plusieurs personnes.

Le Maître. L'inclination que vous faites paroître par les questions que vous me proposez est une marque certaine du succès, lors que la perse-

verance s'y trouve. Mais comme l'inclination ne souffre le retardement qu'avec peine je vous dirai qu'on ne peut separer deux hommes que par l'une de ces trois manieres ; la premiere se mettant au milieu, rabattant les coups avec l'épée : mais cette manœuvre est dangereuse à faire perir ceux que l'on veut separer, & à perir soi-même, soit par le mégarde des combatans, ou par le chagrin de se voir separez lors qu'ils sont animez par la gloire ou par la vengeance. La deuxieme maniere de separer se fait lors que le nombre est égal à ceux qui se battent, faisissant par derriere & à même tems chaquun combatant, l'éloignant de quelque pas & d'une maniere qu'il ne puisse point nuire à son ennemi, ni à celuy qui le separe. La troisieme se fait passant par le derriere de l'un des combattans, faisissant de la main gauche son poignet & la garde de son

épée dans le tems qu'on presente la pointe à l'autre, tant pour être en état de rabattre ses coups que pour l'arrêter s'il ne cessoit point après certains coups portez qu'on appelle l'ardeur des premiers mouvemens. C'est la maniere la plus seure à separer deux hommes lors qu'on se trouve seul; je dis deux hommes, parce que s'ils étoient davantage il seroit impossible étant seul d'en venir à bout pour peu qu'ils fussent animez. Ce qui fait voir l'embarras où se peut trouver un honnête homme, lors qu'il rencontre un certain nombre de gens qui se battent, s'il s'attache à separer il risque sa vie, ou d'être embarrassé dans des affaires qu'on a autant de peine à terminer que l'action est glorieuse. S'il fait son chemin, outre le chagrin d'être blâmé, il a celui de voir des gens attachez à se detruire sans qu'il puisse les empêcher. Quant à ce que l'on doit faire si l'on

est attaqué sur le pavé ou ailleurs, c'est de prendre le dessous du terrain pouvant aisement pousser de bas en haut sans risque, au lieu qu'on ne le peut de haut en bas sans danger de glisser. Il faut aussi en cas qu'on voie venir de loin l'ennemi remarquer s'il y a entre deux quelque endroit raboteux, quelque tas de pierres, de bouë ou quelque autre chose qui empêche d'allonger, on doit pour lors marcher d'une maniere à le surprendre dans cet endroit, ou immédiatement après qu'il l'auroit passé. Si on le prenoit dans ce lieu desavantageux, il ne pourroit s'étendre; & s'il l'avoit seulement passé, il faudroit d'abord le pousser vivement, afin de tâcher de l'aculer en cet endroit. Si l'on se trouvoit attaqué de plusieurs, loin de se cantoner, comme ont fait bien de gens, il faut s'il se peut gagner l'alée ou le courroir d'une maison, & se tenir éloigné de la porte à

environ la portée du coup, ce qui fait qu'on ne peut être attaqué que d'un à la fois, au lieu que restant sur la porte ou plus près que je n'ay dit, par l'un on peut estre attaqué par devant & par les côtez, & par l'autre on peut estre frapé par des gens qui poussent seulement de la main, leur corps à couvert de la muraille. Si l'on étoit attaqué dans un lieu espacieux comme une place, ou en campagne, pour lors il faut se battre en tournant & voltigeant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui fait que l'on a toujours les ennemis devant, évitant de pousser à l'un, que les autres ne soient éloignez, tachant incessamment de les separer. Dans ces sortes de combats, l'avisement & la legereté du corps en font plus que le reste des parties.

L'Ecolier. Je reconnois de plus en plus que l'intelligence & l'avisement sont les principales parties du combat, sans elles le succez n'est dû qu'au ha-

zard, sur lequel la raison ne veut point que l'on se flate. Ce qui m'oblige pour voir les choses dans leur jour de vous prier de me dire si l'art des armes depend de la connoissance ou de l'habitude; de la theorie ou de la pratique.

Le Maître. Ceux qui ont le gout des exercices sçavent qu'il est impossible de les bien faire sans unir la connoissance au travail, quoi que plusieurs se persuadent que l'une suffit pour avoir l'autre. Ceux qui confondent les sciences avec les arts tiennent que le sçavoir suffit; qu'ayant l'idée l'on peut dans peu de tems par la force du raisonnement fraper & éviter les coups, ce qui oblige plusieurs écoliers à demander de nouvelles bottes, sans remarquer qu'ils n'en seront point plus adroits, ne pouvant manquer de pratique executer. Si cela se pouvoit, il ne faudroit que lire, ou voir faire, au lieu de se don-

ner des soins & de la peine. Vous me direz qu'il n'est donc point utile de lire ce que les habiles en ont écrit, ni nécessaire de voir faire. Eloigné de ce sentiment, je tiens qu'il est tres avantageux, l'idée favorisant la pratique abrege le tems du travail, & à ceux qui ont le tems de l'habitude, cette même idée leur favorise l'execution de ce qu'ils avoient ignoré. Etant certain qu'ayant acquis au moyen de la pratique un certain point de disposition, l'on execute ce qu'on comprend. Ceux qui tiennent pour l'habitude croient qu'il n'est pas nécessaire d'autre chose, sans considerer qu'il est impossible par cette seule qualité de faire à propos ce qu'il faut par la diversité des desains, des situations & des mouvemens de l'ennemi: lesquels changeant tres-souvent empêchent qu'une entreprise mal digerée ait un heureux succez, ce qui fait mesestimer l'écolier qui n'a que la pratique,

*non est obneil us, emal nov no, ell
sic, ou voir l'anc, au lieu de se don*

quoi que d'ailleurs l'exécution fut avec propreté & vitesse.

L'Ecolier. Votre discours me fait aisément comprendre qu'on peut estre sçavant sans estre adroit, mais qu'on ne peut point estre adroit sans estre sçavant; qu'il faut pour reüssir à tous les arts & exercices joindre la theorie à la pratique, deux forces étant plus puissantes qu'une seule, ce qui fait que je vous prie de me dire s'il est mieux d'attaquer que de se tenir sur la défense.

Le Maître. Ce que vous demandez dépend de l'occasion que l'ennemi donne, ou de la disposition que l'on possède, sans cela il n'y a rien d'assuré dans l'une ni dans l'autre, quoy que tout puisse estre également bon. Si d'un côté l'on trouve de l'avantage dans l'attaque, lors qu'elle est favorisée de l'occasion & de la vitesse, elle paroît dangereuse lors qu'elle n'en est point soutenüe: & si l'on
voit

voit une défense perilleuse, lors qu'elle est déreglée ou faite par des mouvemens lents ou mal à propos, l'on remarque qu'estant executée dans la regle, la vitesse & le tems qu'il faut, elle n'est point risquéeuse: mais comme les ignorans donnent aisement leur aveu en faveur de l'une ou de l'autre, jugeant plutôt par quelque succès que par la raison, je dirai que l'on doit observer si le jeu de l'ennemi est à l'attaque ou à la défense; s'il l'a à la premiere, l'on doit remarquer si c'est par des engagements ou par des feintes, à quoi il faut se tenir à la defense, afin de profiter de ses mouvemens par des tems ou par des rispostes. S'il se tient sur la defense, ce sera pour prendre le tems, ou pour risposter, à quoi l'on doit par des demi bortes l'obliger à partir afin de prendre un contre à son tems, ou à sa risposte, ce que l'écolier judicieux connoitra mieux.

étant favorisé par la veüe de la situation & de l'action de l'ennemi, que par les plus sçavans raisonnemens, lesquels ne peuvent aboutir qu'à la maniere de se placer, d'interrompre & de prendre son tems, qui sont des choses qu'on ne peut décrire à fonds par la difference des personnes & des mouvemens, ce qui demande autant de pratique que de theorie: & quoi qu'il semble que je devrois finir par cette regle generale, qu'il est mieux à certaines gens d'attaquer que de rester sur la defense, & à d'autres de s'attacher au tems, ou à des rispostes, que de vouloir insulter lors qu'il n'y a pas lieu, ou que l'on n'y est point disposé. Je dirai pour satisfaire vôtre curiosité, qu'entre des mal adroits celuy qui attaque a ordinairement l'avantage par le desordre que le sien cause à un homme qui ne sçait parer ni tirer sur le tems; ce qui fait que manquant de ces qualitez, un desor-

dre en attirant un autre favorise le
sucez de celuy qui attaque. Il n'en
est pas de même lors que deux per-
sonnes sçavent faire, & quoi qu'il pa-
roisse que celuy qui fait le premier
mouvement aye l'avantage, l'ennemi
devant plus risquer d'une action à la-
quelle il ne peut s'attendre, que lors
qu'elle paroît, au lieu que celuy qui
attaque l'ayant premeditée, & pris
les precautions que son intelligence
& son adresse luy peuvent fournir
suivant la situation & le jeu de celui
contre lequel il fait, il semble que
le sucez doive être en sa faveur.
Cependant si on fait attention, qu'il
n'y a point de tems, c'est à dire de
mouvement qui n'ait son contraire,
l'on trouvera qu'on ne peut attaquer
sans donner prise au tems ou à la ris-
poste de l'ennemi, & l'on convien-
dra aisement que celuy qui commen-
ce l'action est celuy qui commence
à risquer, supposé qu'il ait à faire à



des gens qui en scûssent profiter, étant aisé d'une situation fixe de s'opposer à une action qu'on voit naître, sur tout si elle est dérangée ou étendue, au lieu qu'il est impossible que celui qui fait la première action soit dans cet instant en état de s'opposer à un contraire.

L'Ecolier. La maniere avec laquelle vous débrouillez les questions les plus difficiles ne permet point que l'on en doute; cependant je me trouve borné à ne pouvoir comprendre qu'on puisse comme vous dites partir sur la naissance du tems, puis qu'avant qu'on ne l'aye apperceu, que les parties soient en état d'agir, & que le coup soit sur le corps, le tems a commencé, & peut même finir, à moins qu'il ne soit bien long.

Le Maître. Comme le tems pour si court qu'il soit se peut diviser du commencement au milieu, & du milieu à la fin. Pour le prendre avec

succèz il faut que ce soit de la naissance au milieu, c'est à dire avant qu'il n'aille du milieu à la fin: car si on le prenoit après le milieu, l'ennemi auroit non seulement le tems de le finir, mais encore de parer ou de nous fraper. Quant à ce que vous trouvez de difficile à le prendre sur la naissance, il faut examiner deux choses, l'une qu'au moyen d'un long exercice l'œil, le poignet & les autres parties s'accoutument si fort pour tirer sur les decouvertes, qu'elles s'unissent d'une maniere à ne pouvoir agir l'une sans l'autre, ce qui fait que l'œil ne decouvre point de mouvement que toutes les parties ne se déploient dans le même instant. L'autre raison, c'est qu'à un homme qui a de la vitesse, le bouton tarde moins d'être de la situation de sa garde sur le corps de l'ennemi, que le tems d'un petit clin d'œil; si bien que partant par le discernement de l'œil, & par cette ex-

Questions sur l'Art
treme vitesse l'on attrape l'instant que
j'ay dit.

L'Ecolier. Je goute ce que vous
dites, & je voi combien on est te-
meraire de croire posseder à fonds ce
que souvent on n'approche point de
la superficie. L'application au secours
du tems fait paroître les choses d'u-
ne couleur differente à celle que l'on
avoit d'abord aperçû. C'est comme
d'un fleuve, duquel on ne peut voir
la largeur qu'à proportion qu'on ap-
proche de l'un de ses bords. Et afin
que je puisse avancer dans la connois-
sance de cet art, pour en découvrir
une partie, permettez que je vous
demande ce que c'est que l'ascendant,
& d'où il procede.

Le Maître. L'ascendant regne non
seulement dans les armes, mais en-
core dans les jeux d'adresse & de ha-
zard. Il procure des effets plus surpre-
nans que ceux du sçavoir & du sort,
l'avantage du premier ne s'étend que

contre des inferieurs, & ceux de l'autre sont si rares que la raison n'y conte pas. J'ay dit que ses effets étoient surprénans : Car que Dorante batte Damon, & que Damon batte Ariste ; qui ne croiroit qu'Ariste sera battu par Dorante ; cependant Ariste le bat, c'est ce que bien de gens ont vû ; que peu ont compris, & qu'on nomme ascendant. L'ascendant procede de la sympathie ou antipatie des jeux. On sçait que tous les hommes ont certains coups favoris qu'ils executent mieux que les autres, soit par le plus de disposition, ou par le plus d'attachement. Ceux qu'on a le plus à la main, & dont on s'est servi avec avantage contre des gens qui faisoient bien sont inutiles contre d'autres beaucoup moins forts ; au lieu qu'à des écoliers foibles leur coup favori peut avoir du succez contre de plus forts ; ces plus forts n'ayant point de naturel ou d'habitude contre ce

coup. Quoi qu'on ait de la disposition & du sçavoir, & qu'on fasse bien contre des gens qui ont certain jeu, si ce jeu ne se trouve plus, qu'on ait de l'apprehension ou trop de feu, l'on sera battu par un inferieur, lequel conservant le jugement, a le flegme & la hardiesse qu'il faut pour reüssir. S'il y a des gens qui ont naturellement la justesse de l'oreille pour la musique & pour la danse, il y en a de même dans les armes, pour faire ce qu'ils sçavent dans l'endroit & dans l'occasion du succez. Et comme le moindre défaut empêche une montre de marquer juste, de même le moindre défaut empêche un homme d'être achevé; & comme il n'y a personne qui ne manque par le naturel ou par la faulxse metode, il se peut que rencontrant l'un de deux on a de l'avantage sur luy, quoi que d'ailleurs on eût moins d'adresse, Vous voyez par ce que je

dis,

dis, que quoi qu'on se défende d'un homme, l'on ne peut point toujours dire qu'on en sçait autant, pouvant le battre par l'ascendant, ou par l'habitude sur un jeu comme le sien, lors qu'il n'en a point habitude comme le nôtre. Mais ce qui prouve la difference de nos adresses, c'est que pour luy seul que nous battons, il bat cent écoliers qui nous battent.

L'Ecolier. Combien de gens se sont flatez d'être aussi forts que d'autres à qui ils se sont défendus. Cette erreur est quasi generale; j'y serois comme les autres si vôtre discours ne m'avoit détrompé; ce qui fait que je vous conjure de me dire encore ce que c'est que le défaut.

Le Maître. Le défaut est opposé à l'agreable ou à l'utile, soit par le naturel, ou par la fausse metode; par l'un n'étant point favorisé du genie, de la bonne grace, de la vigueur, de la liberté, de la legereté & de la sou-

plisse. Par l'autre le peu d'experience de ceux qui montrent, qui bien loin de corriger les défauts font pratiquer des manquemens, qui dans la suite font de plus de consequence que ceux que le naturel donne, ce qui est si vrai qu'il n'y a point d'habile Maître qui n'aime mieux commencer les principes à un écolier que s'il avoit été montré d'un ignorant; étant plus aisé de mettre le naturel dans la regle, qu'il n'est facile d'effacer un défaut pratiqué. Les défauts de pratique consistent en la fausseté des attaques ou des deffenses: & quoi que l'on se trouvât naturellement disposé pour une heureuse execution, cette fausseté la rendroit souvent sans succez, & toujours dangereuse. Elle est sans succez étant faite sans l'occasion, & dangereuse par la fausseté de la regle, ou par le manque de vigueur du mouvement. Outre cela l'on peut encore manquer de trois manieres

dans toute sorte d'ataques ou de défenses, qui sont, Où, Quand, & Comment. Par la première manquant d'ataquer ou de défendre l'endroit qu'il falloit insulter, ou que l'ennemi ataquoit. Par la deuxième lors que l'on manque le tems, ou son tems à faire la manœuvre nécessaire pour ataquer, ou pour se défendre. Et par la troisième, n'observant point la figure, la vigueur & la distance. Je croi qu'il n'est pas mauvais de vous avertir qu'il y a difference des défauts aux manquemens; & quoi que tous les défauts soient de manquemens, tous les manquemens ne sont pas de défauts. Les défauts, comme j'ay dit, sont par le naturel ou par la fausse pratique; les manquemens ne sont que des fautes que le seul accident cause quelque fois. Exemple, un écolier est habitué de pousser avec justesse; parmi un nombre de coups il en porte un où cette justesse est al-

terée ; peut-on dire qu'il a ce défaut un homme danse dans plusieurs occasions avec applaudissement, il altere une seule fois la cadance, ou il fait un faux pas, peut-on dire qu'il manque d'oreille ; ou qu'il n'est pas ferme sur ses piés ?

L'Ecolier. Plus vos discours me fortifient dans la connoissance des qualitez, des manquemens & des défauts de cet exercice, plus je suis surpris comment des gens ont si peu de discernement que d'aller travailler chez des ignorans, lors que dans le même lieu il y a des habiles Maitres, n'est ce point prendre parmi des gens élevez un aveugle pour conducteur. Si l'exercice des armes est un art, il y a des regles ; s'il y a des regles il faut les montrer, ce qui ne se peut que par l'action & le raisonnement du Maitre, pour faire comprendre le tems, les attitudes & les mouvemens que l'écolier doit faire. Cependant

j'ay veu des gens faire pousser sur le
plastron, sans dire pourquoi, où,
quand, ni comment. Si l'on ne voit
que par une raison éclairée la beau-
té des sciences & des arts, on ne peut
les faire comprendre sans raisonner.
Le raisonnement est la véritable disci-
pline de l'homme il faut l'instruire
pour luy faire connoitre ce qu'il faut
qu'il fasse, & ce qu'il faut qu'il é-
vite.

Le Maître. Si tous ceux qui font
leurs exercices avoient du discerne-
ment, & qu'il fussent desinterezzés,
les Maîtres qui se distinguent au-
roient tout. Il est nécessaire afin que
les autres travaillent, que parmi des
gens de bon gout, il s'en trouve d'au-
tres qui en manquent. On sçait que
le bonheur d'un Maître ignorant est
que les écoliers le soient aussi; c'est
pourquoi il n'est point surprenant que
ces sortes de gens ayent des écoliers.
Ils en ont même qui distinguent le

vrai du faux, parce qu'il en coûte moins chez eux qu'ailleurs, outre qu'ils en montrent plusieurs, de qui ils ne demandent pour retribution que de leur procurer ceux qu'ils connoissent.

L'Ecolier. Je n'ignore point que certaines gens cherchent le bon marché, qu'ils sacrifient le bon air, la défense de leur honneur & de leur vie à l'épargne de quelque miserable écu, je sçai aussi que le hazard procure à ces Maitres, non seulement des étrangers, qui ne sçachant point les choses vont aveuglement chez le premier qu'ils trouvent, mais encore ils ont des gens, qui en considération d'un ami, ou de la commodité d'une salle, travaillent sans égard sous qui que ce soit. Quant à ceux qui briguent, ce sont des enfans ou des miserables, cela n'ayant nul rapport à l'honnête homme, qui ne se partialise point contre le mérite & la vérité.

Le Maître. Ces Brigueurs que vous méprisez sont pourtant les boucliers des Maîtres de qui nous parlons, lesquels n'ayant point de soutien par eux-mêmes, tâchent de s'en procurer d'ailleurs, par des émissaires qui soufflent leur charlatanerie aux innocens, desquels ils triomphent d'autant plus aisément qu'il est naturel aux esprits foibles de se flater d'un prompt succès, c'est pourquoi ils leur disent qu'aprenant de... on est bientôt adroit, que dans cette Salle on fait d'abord assaut, que le jeu qu'on y montre est de force, & propre à dégourdir, que c'est une bonne méthode pour l'épée, à laquelle il ne faut point de regles ni de bottes fines. Il me semble vous entendre dire que ce discours est si peu raisonnable qu'il ne faut que le bon sens pour en découvrir l'erreur, que leur manque de raison paroît autant par le ridicule de ce qu'ils avancent que par les repon-

les les plus fortes, & qu'il suffit de ce qu'ils disent pour prouver leur ignorance ou leur mauvaise foi.

L'Ecolier. Il est certain que cela choque le bon sens, & qu'il est malaisé de répondre sérieusement à des discours qui le paroissent si peu; néanmoins je vous prie, avant de finir cette conversation de m'en faire voir tout le faux, tant pour satisfaire la curiosité que j'ay de connoître cet art, que pour leur faire comprendre qu'ils manquent de jugement.

Le Maître. Je prens trop de plaisir à vous en faire pour négliger votre curiosité. Et pour répondre à la première de leurs reveries, que leur Maître rend bien tôt adroit; je dis qu'à moins d'être borné d'une manière à croire que l'art des armes ne soit qu'une manœuvre imparfaite de certains coups, sans regle, sans mesure, sans occasion & sans dextérité, l'on ne peut point se figurer que cet exercice

exercice puisse être si tôt appris. Il n'y a point d'art qui n'aye sa theorie & sa pratique. La theorie demande un tems pour en connoitre les regles & les finesses, & la pratique en demande encore plus, pour disposer les parties à executer dans l'instant qui leur est propre & avec l'adresse qui leur est necessaire. Combien de gens possèdent ce que les Maitres & les Ecoliers de qui je parle n'auront jamais, je veux dire une belle connoissance de cet art jointe à une belle disposition & à un long exercice, lesquels considerant ce qu'ils font & ce qu'ils devroient faire s'en trouvent separés par une distance bien éloignée. Si l'on remarquoit que l'on doit unir dans l'impreveu toutes les parties au discernement de l'œil, qui est l'unique moyen de profiter de l'action de l'ennemi, l'on croiroit pendant long tems que cela fut impossible. On sçait que l'on ne peut juger de la finesse

d'un art sans avoir en soi de la finesse & de l'expérience. Cela étant que ne faudra-t-il point pour l'exécuter dans sa qualité ; & quoi que des gens fassent plutôt que d'autres, les parties étant plus disposées, cela n'est point contraire à ce que je dis : car quand on auroit autant de disposition que l'on peut en avoir naturellement, il faut pratiquer les regles jusques à l'habitude, & l'habitude étant l'ouvrage d'une action tres souvent reiterée ; on ne peut la reiterer souvent sans beaucoup de temps, & ainsi on ne peut point dans peu devenir adroit. S'il m'étoit permis de prendre à témoin ceux qui possèdent les arts & les exercices, que de nombreuses difficultez ne feroient-ils point paroître, que les autres gens n'ont point apperceu : & quoi qu'en tous on aye besoin de beaucoup d'art & de pratique, il n'en est point qui en demande tant que celuy des armes,

la plûpart ne sont sujets qu'à un certain point de nerf, de propriété & d'oreille; avec ces parties l'on peut bien dancer, bien voltiger, & bien faire des longues armes, c'est à dire de la pique, du drapeau, &c. A la dance, on n'est point sujet à des oppositions où la conduite & le courage puissent être en usage. A voltiger, & le reste; est-ce qu'un cheval immobile, ou des armes qui obeissent au mouvement empêchent d'exécuter ce que l'on sçait? Mais à se servir d'une épée, outre les qualitez des autres exercices, il faut vaincre tout ce que l'adresse, la valeur, & le desespoir peuvent faire pratiquer. Combien de tems, dit un habile Academicien, pour dancer comme l'on marche, pour chanter comme l'on parle, & pour parler comme l'on pense? c'est à dire, pour en faire venir les manieres, & les expressions comme naturelles. Cela étant, que peut-on dire de l'art des armes,

où tant de parties doivent quadrer à
 leur instant & à leurs qualités, si ce
 n'est que, pour rendre naturelles tant
 de choses opposées au naturel, il
 faut beaucoup d'art & de pratique.
 Si ces raisons ne suffisent point à des
 gens partialisez par quelque preven-
 tion, l'expérience pourra la détruire,
 lors qu'ils avancent que d'estre mon-
 stré par certains Maîtres d'on est adroit
 dans six mois, je serois de leur senti-
 ment quelque raison que j'aye de n'en
 estre point, si parmi ceux que ces Mai-
 tres ont montré pendant le double &
 le triple de ce tems, l'on peut m'en
 montrer un qui ait la moindre teintu-
 re de cet art.

L'Ecolier. On ne peut mettre en
 doute, après ce que vous venez de
 dire, que l'adresse ne soit la fille du
 sens & de la pratique; je me figure
 qu'il est du Maître & de l'Ecolier,
 comme du cachet & de la cire; d'on
 sçait que pour excellente qu'en soit la

graveure, quelle est inutile si l'on ne dispose la cire à en recevoir l'empreinte. Un écolier est roidi, il faut luy donner de la souplesse; il est pesant, il faut le rendre léger; il est mol, on doit luy procurer de la vigueur; ses parties sont desunies, on doit les régler; il est sans gout & sans connoissance, on doit luy donner l'un & l'autre: cela se peut-il dans peu, à moins que l'on n'appelle adresse ce que de gens naturellement decoupez exécutent à tort & à travers, je veux dire où l'on voit plus le desordre de la nature que les regles de l'art.

Le Maître. Si les gens avoient de l'intelligence ils remarqueroient qu'il n'y a rien de si difficile que de battre un homme qui sçait se deffendre, & qui ne veut point estre battu. Mais voyons leur deuxieme erreur. Ils disent que dans leur Salle l'on fait d'abord assaut, ce seroit, supposé que la deçon eût quelque regle, l'unique

moyen de ne la point suivre. Il faut de necessité deux choses, avant de se exercer; la premiere, une connoissance de ce que l'on doit pratiquer & éviter; & la deuxieme, un certain point de regle & de fermeté aux parties, ce qui ne se peut que par l'habitude d'une juste metode dans la leçon. Ce tems d'habitude se prend moins par le mois d'exercice, que par le progresz à quitter les defauts naturels, & à fortifier les regles de l'art, même quand l'on travailleroit long tems, si l'on n'observe la metode que j'ay decrite dans mon livre. L'on ne fait jamais bien assaut, par la difference qu'il y a d'un Maitre qui avertit & aide, à un homme qui tache à déranger. Si ceux qui ont de la connoissance & de la pratique ne peuvent sans ces regles imiter les leçons dans l'assaut, que peuvent faire ceux qui veulent s'exercer, sans sçavoir les moyens, ni à quoi s'exercer; semblables à ces

gens qui ne sçachant point le chemin qui conduit d'un endroit à un autre, lesquels après avoir beaucoup couru se trouvent plus éloignez qu'avant leur départ. Ces personnes pour s'être exercées plutôt qu'il ne falloit, ou d'une maniere contraire à la regle sont plus dificiles à devenir adroits qu'ils ne l'étoient naturellement. Pour estre persuadé de cette verité, il ne faut que remarquer ceux qui sont assaut avant le point de connoissance de liberté & de fermeté qu'ils doivent avoir; c'est là où l'on étale quelque chose de plus defectueux que le naturel, une situation entreprise & dérangée, des mouvemens déreglez, des parades sans forme, des feintes perilleuses, des attaques desordonnées, point de fermeté ni de mesure, point de connoissance des tems, parant lors qu'il faut pousser, & poussant lors qu'il faut faire autre chose, en un mot le contraire de la regle &

de la raison. J'ay dit de pis que le naturel, parce que dans la leçon avant de s'attacher au bien, il faut détruire les plus grands défauts, car c'est dans ces défauts où consistoit la force & la liberté naturelle de ceux qui n'ont point été montrez, & qui pouvoient leur faire avoir quelque succez entre des mal adroits: mais le peu d'habitude sur la leçon, au lieu d'avoir détruit ce dereglement n'a fait que l'affoiblir, & n'a point eu le tems de fortifier la qualité, laquelle n'étant qu'ébauchée est facilement détruite par l'affaut. On me dira que sans l'affaut on ne peut point être adroit, j'en conviens, c'est par là que l'on parvient au terme qu'on se propose dans la leçon, supposé qu'il soit fait dans le tems, dans la maniere, avec les personnes & l'application qu'il faut: mais si on s'oppose à ces circonstances, on ne peut disconvenir que son effet ne soit de même opposé à l'adresse.

L'Ecolier.

L'Ecolier. Je goute par ce discours que la leçon étant la figure de l'assaut, comme l'assaut celle du combat, l'on doit la pratiquer long tems, afin qu'elle serve d'une juste habitude à l'assaut. L'art n'étant que pour donner un beau naturel: il ne le peut qu'après avoir détruit ce que ce dernier a de mauvais, & fortifié par la pratique ce que la regle a de beau & de certain. Mais voyons, je vous prie ce que ces innocens veulent dire avec leur jeu de force, & propre à dégourdir.

Le Maître. Ceux qui disent que c'est un jeu de force & propre à dégourdir ignorent l'un & l'autre. Ce qui donne cette grande vitesse & vigueur aux parties que les ignorans nomment force, loin d'être comme ils ont crû l'effet d'une action rude & grossiere, n'est autre chose que la disposition, la pratique, le parfait placement des parties, l'air & la regle

du mouvement. Le placement demande le point le plus propre pour la bonne grace, la liberté & la vigueur, afin de dispenser également à toutes les parties leur force & leur souplesse, car si quelqu'une se trouvoit roidie ou affaïlée, elle ne pourroit non seulement agir dans sa qualité, mais elle altereroit la justesse & la vigueur des autres, au lieu de s'ayder mutuellement, répandant une égale liberté dans leurs differens ressorts; & comme le principal est celuy qui sert d'appuy & de baze aux autres, lequel communique plus ou moins de liberté & de fermeté qu'il en possède: c'est de l'appuy par le ployement du genoüil gauche que je parle, lequel comme tous les autres ressorts prend sa force de son ployement, de son équilibre & de la fermeté de l'objet ou du terrain; le ployement doit estre dans la situation la plus propre à pouvoir également rompre la

mesure, & detacher le coup avec force; la fermeté dépend de la distance des piés, de leur alignement, & de l'appuy à plomb de l'épaule gauche sur le talon du même pié. C'est l'unique regle à posséder la force & la liberté des parties, dans leur situation & dans leur action. Il est vrai qu'elle n'est observée que de peu de Maitres, & que ceux de qui je parle n'y ont point de part.

L'Ecolier. Il est vrai que ces Maitres n'y ont point de part, je les ay vûs faire pousser d'une maniere, qui, loin de procurer les aides qui donnent la liberté & la force aux parties, ne font que les roidir & les affoiblir. Il faut de l'intelligence pour donner cet air d'aisance & de vigueur qui donne la force à la force, si je puis me servir de ce terme, A la lutte, ou à jetter une pierre, la seule force n'est point ce qui fait toujours porter un homme à terre ou jetter une

Pierre plus loin, la regle du mouvement en fait plus qu'elle, & fait voir que ceux qui l'ignorent loin de degourdir & de fortifier détruisent l'un & l'autre. Passons je vous prie à leur jeu d'épée.

Le Maître Lors qu'ils avancent que c'est un jeu d'épée, il ne faut pour leur répondre qu'examiner ce que c'est que jeu d'épée & jeu de salle. Jeu d'épée veut dire une metode qui demontre également la seureté de l'attaque & de la défense, par des regles demonstratives. Jeu de salle doit être le modelle sur lequel on doit former celuy de l'épée, n'entreprenant que ce que la raison fait voir sans risque, au moyen de l'art & de la pratique, ne s'abandonnant qu'après avoir preveu le fruit & le danger d'une action; au lieu que plusieurs montrent d'entreprendre de quelle façon que ce soit, & ceux qui aprenent exe-
cutent tout par le peu que l'on risque

au fleuret; l'on doit donc dire que ceux qui font de cette maniere ne pratiquent point un jeu d'épée, & que c'est plutôt un desordre perilleux qu'une metode à conserver son honneur & sa vie. Plusieurs disent qu'à l'épée l'on n'ose point suivre les regles. Mais quelle raison de les craindre & de n'apprehender point ce qui est deregulé.

L'Ecolier. Quelle difference du jeu d'épée que vous montrez à celuy que font exercer ces ignorans; par l'un, on ne donne point prise à l'ennemi; par l'autre, on est toujours en butte à ses coups. Si une faute expose à perir, que ne fera point un desordre continuel? Peut-on donner le nom d'art à ce qui fait risquer de recevoir. Si l'on combat pour la victoire, n'est ce pas s'exposer autant de fois à la perdre, que l'on fait des manquemens. Ces manieres sans mesure & sans occasion, n'ont-elles pas plus de

rapport au defespoir qu'à une meto-
de pour vaincre. Mais que dites-vous
touchant ce qu'ils avancent, qu'il
n'est point necessaire dans un com-
bat, d'avoir des ruses ni des bottes
fines.

Le Maître. A moins de mesesti-
mer les Capitaines qui ont acquis le
surnom de fameux & de grand, par
leur experience & leurs stratagemes,
l'on ne peut qu'estimer dans le com-
bat singulier, les feintes & les ruses
qui procurent les moyens à surmon-
ter l'ennemi. Vante qui voudra, pour
moi je ne sçauois estimer l'avantage
qu'un homme, qui a exercé un cer-
tain tems, peut avoir sur un ennemi
d'une disposition à peu près égale s'il
n'a point pratiqué cet art, ou bien
l'ayant autant exercé si sa disposition
étoit beaucoup inferieure, le succez
que l'on a dans ces differens cas, est
plus sujet à l'habitude & au beau
naturel qu'à la finesse de cet exercice.

Le seul endroit qui la montre en son jour, c'est lors que les foibles triomphent des forts, les petits des grands, les moins disposez de ceux qui ont le plus de disposition. C'est dans ces divers états que l'art surmontant la nature fait voir que sans luy la plus accomplie tient du manque d'adresse. Ce n'est pas que l'on doive toujours se servir de ce grand art ; il est certains ennemis que l'on peut vaincre sans le mettre en usage ; les coups les plus naturels & les plus simples peuvent contre des inferieurs ou des negligens avoir un heureux succez, mais contre d'autres plus avisez & plus adroits, l'on doit mettre en pratique ce que l'art & l'expérience ont produit de subtil & de réglé ; l'on a d'autant plus besoin de l'art que le naturel est defectueux, ou que l'ennemi est habile, lors que les coups droits ou par des simples dégagemens, ne réussissent pas à cau-

se de la lenteur ou de la mollesse ; l'on doit avoir recours aux feintes & aux ruses que l'invention a mis en usage, étant certain que plus on en possède, & plus on a des moyens à vaincre. Lors que j'ay comparé l'homme adroit au fameux Capitaine, je n'ay pretendu parler que pour la maniere de camper, & de faire agir les troupes. Cet ordre de bataille où tant de differens corps sont disposez à s'ayder mutuellement, est représenté par un homme bien en garde, où toutes les parties sont placées avantageusement à se servir l'une & l'autre ; les marches, les contre marches, pour intriguer, gagner le vent, le terrain ou le soleil. Ces attaques fausses ou veritables, ces retraites pour attirer, ou pour se défendre, sont des stratagemes également usitez, pour vaincre ou se garantir d'une armée, comme ils le sont dans le combat singulier, pour se défendre ou surmonter son ennemi

L'Ecolier. Je n'ay point été deçû dans l'esperoir que vos discours auroient autant de force que les leurs ont de foiblesse. Quelle simplicité de dire qu'il ne faut point de ruses, ni de bottes fines dans un Art, lequel sans ses parties ne sçauroit se soutenir, ni porter le nom d'Art. Il n'est point d'exercice où l'on ne tâche d'en pratiquer la finesse. Le seul Art des Armes en doit-il être exclus, parce qu'il montre à conserver l'honneur & la vie? Quelle foiblesse! Cependant je ne m'apperçois pas qu'il est tems de finir & de vous remercier. L'idée que vous m'avez donnée des Armes avec tant de bonté me fait esperer la même grace dans la pratique, afin que par le tems & l'application que j'y employeray, je sois en état de vous donner quelque plaisir, après vous avoir donné tant de peine.

F I N.

R



FAUTES.

P Age 3. ligne dernière, au lieu d'un ; lisez d'une.
 P. 15. l. 20. l'égalité, lisez l'agilité. P. 16. l. 11.
 pour, lisez par. Même page l. 18. supprimez &
 P. 41. l. 12. ou, lisez &. P. 42. l. 20. son, lisez le.
 P. 49. l. 7. huit, lisez dix-huit. P. 56. l. 3. donne,
 lisez donnent. P. 67. l. 10. supprimez &. P. 87. l.
 10. la, lisez le. P. 120. car, lisez &.

F. N.



905 Labat. L'Art en fait d'armes, ou de l'Épée seule, avec les attitudes, dédié à Monseigneur le Comte d'Armaignac, grand écuyer de France, &c. Par le sieur Labat maître en fait d'armes, de la ville et Academie de Toulouse. A Toulouse, chez J. Boude,... Se débitent chez l'Auteur prez les Jacobins, 1696. — Questions sur l'art en fait d'Armes ou de l'Épée dédiées à Monseigneur le Duc de Bourgogne... A Toulouse, chez M^e G. Robert,... 1701, in-8, 2 ouvrages en 1 vol., bas. brune, dos orné. (Rel. anc.). (461) 175 fr.

L'Art... (8) ff. + 173 pp. + (1) f. — Questions... (5) ff. + 129 pp. — Intéressante réunion de ces deux ouvrages curieux et rares. Le premier est orné de 12 planches h. t. gravées sur cuivre, on remarque à la fin le règlement du concours annuel ou *Prix des deux épées* qui avait lieu à Toulouse sous les auspices du maire et des Capitouls.

Le second ouvrage est, sous forme de dialogue entre un maître et un Ecolier, un essai remarquable sur la *psychologie de l'art des armes*, c'est un morceau d'un intérêt toujours actuel.

Excellent exemplaire en reliure du temps.

Catal
Nouveau
J. Chieband
N^o 287
février
1938.
Exempl.
contenant
les 12
planches
par
Simonin